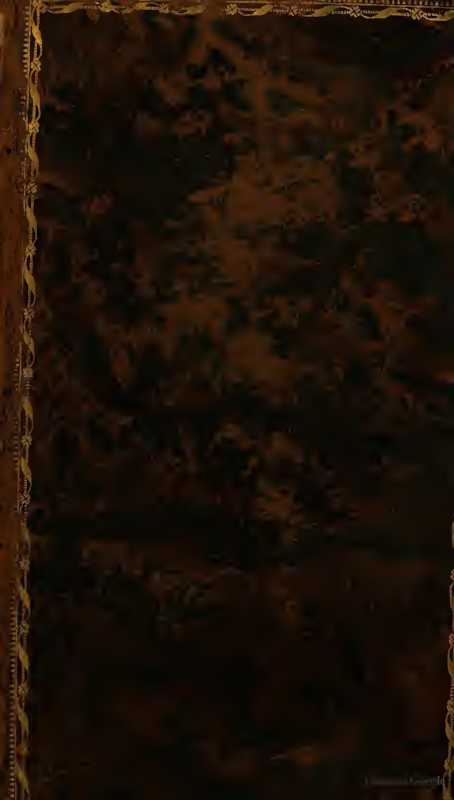
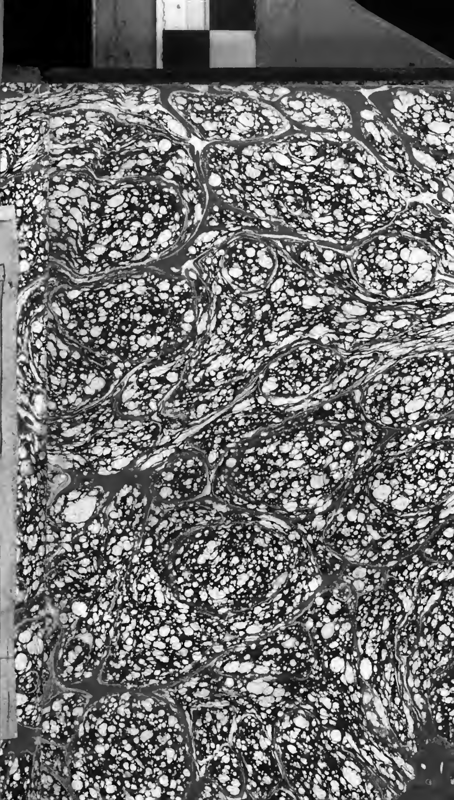






EUGÈNE
DE ROTHELIN.

EUGÈNE

DE ROTHELIN.

PAR L'AUTEUR

D'ADÈLE DE SÉNANGE.

TOME SECOND.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, CHEZ H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins, n° 15.

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME, rue du Pot-de-Fer, n° 14.

1808.



EUGÈNE DE ROTHELIN.

CHAPITRE PREMIER.

Mon père vient d'arriver. Lorsque son courrier l'a annoncé, mon cœur a battu de joie. J'en demande pardon à l'amour; mais dans ce premier instant j'ai tout oublié : il n'y avoit pour moi que mon père.

C'est moi qui ai ouvert la portière de sa voiture; je l'ai reçu dans mes bras. Je ne pouvois parler, lui exprimer com-

bien j'étois aise de le revoir. Dans l'excès de ma satisfaction, toutes mes inquiétudes étoient dissipées.

Il étoit content ; nous avons été heureux aussi long-temps que, nous livrant à nos impressions, nous n'avons pu dire une seule phrase suivie : mais après avoir épuisé tous les détails sur son voyage, sur sa santé, sur la mienne, sur le succès de sa négociation, que d'anxiétés lorsqu'il m'a demandé ce que j'avois fait pendant son absence ? — « Mon père, demain nous parlerons « d'objets indifférents ; aujourd'hui lais« sez-moi ne m'occuper que de vous. » — « Si ce sont réellement des objets in« différents, je veux bien attendre jus« qu'à demain pour connoître vos liai« sons, vos goûts ; mais..... ». Je me suis empressé de l'interrompre. — « Mon

« père, grace pour ce seul jour ! Laissez-« moi dans ce moment vous revoir, « vous chérir, vous regarder sans mé-« lange de peine. » — « Mon fils, m'a-« t-il dit tristement, ce n'est pas moi qui « vous ai appris à tant espérer du len-« demain. Il me semble que madame « d'Estouteville a fait de vous un grand « politique : elle s'y entendoit autre-« fois. » — « Mon père, il y a deux « choses dont je vous prie d'être con-« vaincu : c'est que jamais je n'accor-« derai à personne le droit de me « dire un mot que vous ne puissiez en-« tendre ; et que jamais madame d'Es-« touteville ne s'en est permis un seul « que je ne puisse vous répéter. »

Il a pris mon bras, l'a serré fortement, en me disant : — « Rappelez-« vous, mon fils, que je la connoissois

« avant votre naissance..... Je vous la « ferai connoître un jour. » Effrayé de cette résolution, qu'il me présentoit comme une menace, je me suis écrié : — « Mon père, je pense du bien de « tout le monde ; ne désenchantez pas « mon ame. » Il m'a regardé avec un sourire de pitié. Nous sommes devenus tristes, contraints. Immédiatement après souper, il m'a dit : — « J'ai affaire ; il « est tard : je dois aller demain de bonne « heure à Versailles ; vous y viendrez « avec moi. » Il m'a salué de la main, et je me suis retiré.

CHAPITRE II.

Ce matin mon père est parti pour Versailles. Il est resté trois heures dans le cabinet du ministre. Je l'attendois dans le salon, me promenant seul. J'ai eu le temps de comparer une si ennuyeuse matinée avec celles qui s'écouloient si vite chez madame d'Estouteville près d'Athénaïs. Le reste du jour s'est passé en présentations, en visites de devoir; et nous ne sommes revenus qu'au milieu de la nuit.

Quelle agitation j'éprouvois dans cette voiture auprès de mon père! Il étoit calme, silencieux. Je n'avois garde de

dire un seul mot ; mais quel orage au dedans de moi ! C'est hier que j'ai promis à Athénaïs de ne jamais passer un jour sans la voir, et dès le lendemain je ne puis lui donner un seul moment. C'est la première promesse que mon cœur ait voulu prononcer, et je suis obligé d'y manquer aussitôt.

Après avoir accompagné mon père jusqu'à son appartement, je suis ressorti pour aller chez madame de Rieux. Je me trouvois plus à mon aise en approchant de sa maison.

J'ai frappé à la porte. Je savois bien qu'il étoit trop tard pour la voir ; mais au moins le suisse diroit que j'étois venu. Effectivement il s'est levé pour ouvrir, et a paru bien surpris de me voir à une heure aussi indue. Son étonnement a rappelé ma raison : je lui ai

donné deux ou trois excuses, toutes invraisemblables, toutes fausses; moi, qui prétendois à l'honneur de mourir sans m'être permis un mot qui ne fût pas exactement vrai. Je lui ai dit qu'en revenant de Versailles je m'étois endormi, et que j'ignorois qu'il fût si tard. — « Mais monsieur est à pied, m'a dit « cet homme. » — « Ma voiture est à « deux pas. » — « Mais, monsieur, il « pleut; voulez-vous que j'aille la cher- « cher ? » — « Non : dites seulement à « madame d'Estouteville que je suis venu « pour la voir. » J'ai tiré la porte à moi; et, avant de m'en aller, j'ai jeté un dernier regard sur l'appartement de madame de Rieux. Je me sentois consolé; j'avois satisfait en quelque sorte à ma promesse.

Je ne suis point insensé : je pourrois

passer un jour loin d'elle ; mais ne pas chercher à la voir, lorsque je m'y suis engagé, manquer à ma parole étoit impossible. Quelle journée elle a dû passer, m'attendant à toutes les heures ! Que doit-elle espérer de l'avenir ?....

La pluie tomboit à verse ; je ne la sentois pas, et ne pouvois m'arracher de cette maison, lorsque ce maudit suisse a rouvert sa porte pour me dire spirituellement : — « Monsieur est en« core là ?.... S'il est arrivé quelque « chose à monsieur, je ferai éveiller « madame la maréchale. » — « Non, « mon cher. » — « Dans une circons« tance comme celle-là, madame ne le « trouvera pas mauvais. » — « Hé ! « mon ami, il n'y a pas de circons« tance ; seulement demain vous me « ferez écrire pour ces dames. »

Je suis revenu plus tranquille : j'avois prouvé au moins combien ma promesse m'étoit chère. Je n'ai même pas été trop fâché que ce vieux suisse eût rouvert sa porte. La première fois je n'avois parlé que de madame d'Estouteville ; la seconde, je n'osois pas encore nommer madame de Rieux ; mais j'ai eu la présence d'esprit de me faire écrire *pour ces dames*. Que j'étois content d'avoir trouvé cette manière de faire parvenir mon nom à toutes deux !

Ah ! j'avois raison de craindre. Je suis déjà bien agité ; mais ne serai-je pas trop dédommagé, si je parviens à prouver à Athénaïs combien je l'aime ; si je réussis à rapprocher mon père de madame d'Estouteville ? Il croit avoir à s'en plaindre : j'espère qu'il se trompe. Quoi qu'il en soit, dans le premier mo-

ment je ne disputerai pas avec lui. Qu'il s'accuse, ou lui pardonne; qu'il ait été injuste, ou se croie trop indulgent; je consens à ne rien approfondir. Je ne lui demande que d'éloigner toute impression pénible, et de me laisser le soin de leur bonheur à tous. Malgré les contrariétés que je prévois, mon cœur est satisfait. Athénaïs, mon père, vont me tourmenter un peu : j'aurai des chagrins; mais je suis trop heureux.

CHAPITRE III.

A MON réveil, on m'a remis ce billet de la part de madame d'Estouteville.

« Quoique je m'attende un peu à toutes « les inconséquences de votre jeunesse, « je ne puis m'empêcher d'être inquiète, « mon cher Eugène. On dit que vous « êtes venu chez moi au milieu de la « nuit. Si j'en veux croire mon suisse, « vous devez vous battre. Moi, j'espère « que ce n'est qu'une folie.

« Athénaïs a eu de l'humeur hier toute « la journée. Ce matin, on a parlé de- « vant elle de vos courses nocturnes ;

« j'en ai été fâchée, car je craignois « qu'elle ne fût inquiète : point du tout, « elle a ri, et depuis ce moment elle « est extrêmement gaie....... Eugène ! « Eugène ! ce n'est qu'une folie, je « n'en doute pas ; mais encore dites-la-« moi : que je vous plaigne, ou vous « gronde. »

Avec quel empressement j'ai couru chez madame d'Estouteville ! J'étois sûr que madame de Rieux étoit contente de ma fidélité à tenir la parole que je lui avois donnée. Aussi comme elle m'a reçu ! Quelle satisfaction dans ses yeux ! Oh ! comment exprimer cette sorte d'enchantement qui suit le plaisir d'avoir fait quelque chose d'imprévu, d'extraordinaire, pour ce qu'on aime ! Comme elle passoit et repassoit devant moi sans besoin, seulement pour me dire tout

bas, *bon Eugène!* mon cœur étoit enivré de joie.

Madame d'Estouteville m'a demandé ce qui m'avoit amené la veille à une heure aussi étrange. J'ai osé l'embrasser pour la première fois : la mère d'Athénaïs étoit devenue la mienne. Je la serrois dans mes bras ; elle s'impatientoit, renouveloit ses questions ; je ne savois que lui répondre : enfin je lui ai dit que je l'ignorois. — « Comment, vous « l'ignorez ? et qui avez-vous demandé ? » — « Ah ! personne que vous. » — « Per- « sonne que moi n'est pas poli ! » — « Ma- « man ! ma bonne maman, lui disois-je « en imitant le ton doux et caressant « d'Athénaïs ! ne grondez pas, ne par- « lez même pas ; je suis trop heureux. » — « Mais je ne suis point votre maman ; « je ne suis point contente, et je veux

« vous parler. » — « Une autre fois », a dit madame de Rieux si tendrement, si doucement ! » — « Non, mes enfants », a repris madame d'Estouteville, croyant que nous écouterions sa prudence. Mais cette expression, *mes enfants*, avoit retenti jusqu'au fond de nos cœurs. Nous la répétions avec une joie insensée. Je suis tombé à ses pieds : Athénaïs l'embrassoit pour la remercier, l'embrassoit encore pour l'empêcher de gronder, et madame d'Estouteville a fini par n'avoir pas le courage de troubler notre bonheur. Au milieu de tous nos transports, je me suis rappelé l'heure du dîner de mon père, et les ai quittées aussitôt sans m'arrêter une minute. Oh ! j'avois besoin aussi que mon père fût content.

Dans le courant du jour, je me suis

prêté à toutes ses volontés avec empressement. Le soir il m'a proposé de faire des visites ; j'y ai consenti avec plaisir : par-tout je portois la bienveillance, la satisfaction dont mon cœur étoit rempli. D'ailleurs j'avois un peu l'espoir de revoir madame de Rieux. Mon père ne manque à rien ; et certes, dans nos devoirs de parenté, madame d'Estouteville ne pouvoit pas être oubliée. Mais mon père est aussi un homme d'ordre, et naturellement il arrange ses courses pour que ses chevaux fassent le moins de chemin possible. C'est donc à sa dernière visite qu'il a donné l'ordre d'aller chez madame d'Estouteville.

Quel battement de cœur en arrivant près de la maison de madame de Rieux ! En vérité je m'aime davantage : la vie

m'est plus chère ; j'ai une bien autre opinion de moi-même depuis que je suis aimé d'elle.

Lorsque nous sommes arrivés chez la maréchale, Athénaïs faisoit de la musique. Après les premiers compliments d'usage, mon père l'a priée de lui permettre de l'entendre. Je me suis rappelé le jour où elle m'avoit si sèchement refusé de chanter ; je me suis approché de sa harpe. — « Accordez-moi « aujourd'hui, lui ai-je dit tout bas, « de choisir l'air que vous préférez. » — « Je le veux bien, a-t-elle répondu de « manière à n'être entendue que de moi, « si auparavant vous prononcez encore « le mot d'amitié. » — « Disons *affec-* « *tion*, chacun de nous entendra ce « qu'il voudra. » — « Non, amitié ras- « sure mon ame. » — « Eh bien ! ami-

« tié. » Aussitôt elle a fait quelques accords et a chanté :

De plaire un jour, sans aimer, j'eus l'envie ;
Je ne voulois qu'un simple amusement :
L'amusement devint un sentiment ;
Ce sentiment le bonheur de ma vie. *

Moi, faire le bonheur de sa vie ! que j'étois ému ! J'osois à peine respirer ; il me sembloit que je laisserois voir toute ma joie, si je ne parvenois pas à contraindre toutes mes impressions.

Madame d'Estouteville a aperçu le trouble qui nous agitoit, et peut-être pour nous avertir de le dissimuler, elle a dit à Athénaïs : « Ce couplet est d'au-« tant plus joli que vous pourrez chanter « alternativement *bonheur* ou *malheur*

* Vers de madame la marquise de Boufflers.

« *de ma vie ;* la mesure du vers s'y « trouvera également. » — « Ah ! pour « cela, a répondu madame de Rieux, « c'est comme la vie elle-même ; mal- « heur ou bonheur, la mesure des jours « est égale aussi. »

J'ai trouvé qu'elle avoit fort bien répondu, et l'ai approuvée de mes regards. J'étois très satisfait. Pourquoi chercher à lui inspirer des craintes ? Elle a posé sa harpe avec un peu d'humeur, s'est mise à son ouvrage, et madame d'Estouteville a eu l'air assez mécontent.

Athénaïs avoit pris de l'humeur contre sa grand'mère ; je ne sais par quelle fatalité j'en ai pris aussitôt contre mon père. Il a parlé de la jeunesse, de son imprévoyance. — « Combien, disoit- « il, les jeunes gens, en écoutant leurs « parents, éviteroient de fautes et de

« chagrins ! » Il étoit évident qu'il avoit aperçu la petite fâcherie de madame de Rieux, et se plaisoit à le lui faire sentir. Que de belles choses il nous a dites sur la modération, la circonspection, la raison ! Pendant qu'il parloit, je ne pouvois m'empêcher de sourire à ce vain espoir d'une sagesse prématurée. Il répétoit que l'expérience des pères étoit perdue pour les enfants; et je trouvois, moi, qu'elle étoit également perdue pour les pères. Aussi ai-je dit à madame d'Estouteville : — « Mon excellent père « désire que ma barbe pousse blanche. » Il m'a regardé avec assez d'indulgence, et n'a pas eu l'air de trouver que j'eusse grand tort. Athénaïs, à son tour, m'a témoigné, par un petit signe, combien elle étoit satisfaite que je n'eusse rien laissé à dire à mon père.

Que nous sommes heureux! pas un sentiment qui ne soit partagé ; pas un mot qui ne soit entendu ; pas un regard, pas un mouvement qui nous échappe. Que nous sommes heureux !

CHAPITRE IV.

J'ai osé dire que j'étois heureux........ Ah! que ma situation est changée! Il y a déjà long-temps que je n'ai écrit. Je crains d'envisager l'incertitude de mes espérances; car si j'en conserve, c'est parceque je m'attache à tout ce qui peut m'aveugler.

Accablé de véritables chagrins, je suis encore environné de mille petites contrariétés. Mon père voudroit toujours disposer de mon temps, ou du moins en connoître l'emploi. Nous ne sommes plus ensemble comme nous étions avant son départ. Ces trois mois, où j'ai joui

d'une liberté entière, m'ont peut-être trop dégagé de l'assujettissement de l'enfance, des entraves de la jeunesse.

Nous avons chacun du chemin à faire pour nous rapprocher; lui, pour se persuader que j'ai acquis le droit d'avoir une volonté, d'arranger ma vie d'après l'honneur, mais suivant mes goûts; moi, pour me rappeler qu'il y a si peu de temps que mon père disposoit encore de tout mon être. Vraisemblablement cette déférence se seroit prolongée, sans même se faire sentir, s'il fût resté près de moi; mais son absence a tout changé.

Si du moins je le retrouvois dans un lieu inconnu avec une société nouvelle, nous pourrions nous refaire une vie commune; mais il revient et me trouve avec des liaisons établies, un sentiment qui l'inquiète; et ce sentiment s'est em-

paré de toute mon ame. Si j'ai l'air gai, il craint que je ne sois séduit par un bonheur qu'il n'approuve pas ; si je lui parois triste, il s'afflige, et ses yeux semblent m'accuser d'ingratitude.

Plus d'harmonie entre nous : cependant au milieu de tant d'intérêts contraires, de sentiments opposés, je tâcherai de rester le même. Mon père n'aura jamais un seul reproche à me faire. Madame d'Estouteville trouvera en moi un ami attentif, jusqu'au jour où je pourrai lui présenter un fils respectueux ; et mon amie, ma bien aimée Athénaïs, occupera sans cesse mes pensées, remplira mon cœur, partagera mes chagrins.

Mon père met tout son esprit à m'éloigner de madame d'Estouteville ; moi, j'emploie tout le mien à me rapprocher

de madame de Rieux ; voilà notre constante occupation.

Chez lui, à la campagne, dans ma première jeunesse, il m'accordoit beaucoup plus de liberté qu'il ne voudroit m'en laisser aujourd'hui ; cela me paroît un peu injuste : mais c'est mon père ; et ma volonté la plus absolue, mon serment de toutes les heures, est de le rendre heureux.

Quelquefois j'admire les motifs qu'il invente pour me retenir près de lui. J'aperçois trop qu'il croit avoir gagné le temps que je ne donne pas à madame de Rieux. — Un jour il prend toute ma matinée pour me soumettre l'arrangement de sa fortune, lui, *trop certain* pour jamais consulter. — Une autre fois, ce sont ses opinions politiques dont il m'entretient ;

dans d'autres instants, ses principes qu'il me déclare. — Je l'écoute avec respect, attachement, reconnoissance; mais à part, moi, je réponds à toutes ses conversations : « Mon père, je la « verrai une heure, et vous consacrerai « ma vie. »

Cependant je commence à m'apercevoir qu'on peut vivre parmi les indifférents avec des sentiments opposés, mais que dans les relations intimes ils reviennent trop souvent. Mon père ne me parle plus sans projet; je le vois venir, le devine, et pourrois presque lui répondre avant qu'il m'ait rien dit.

D'abord, jamais il ne manque de me faire sentir indirectement tout ce qui dans la société a quelque rapport à l'état de mon ame. Je ne vais plus au spectacle que je ne rencontre ses yeux, lors-

qu'il y a un mot applicable à notre situation. Il parle peu, mais notre vie est remplie de *sous-entendus* trop faciles à comprendre. Enfin je suis tourmenté, malheureux, et depuis trois semaines je ne saurois écrire. D'ailleurs pourquoi écrirois-je? pour me plaindre de mon père? mon cœur lui rend plus de justice. Je sais qu'il ne veut que mon bonheur : il est vrai qu'il l'arrange mal ; n'importe, je tâcherai de ne pas me tromper sur le sien.

Qu'aurois-je à dire sur madame de Rieux? Le plus souvent content, satisfait, enivré de joie, je suis près d'elle gai jusqu'à la folie ; d'autres fois elle se fâche, m'afflige; mais son humeur, ses reproches ne portent jamais que sur le peu de temps que je passe avec elle : aussi, lors même qu'elle me tour-

mente, je lui sais gré du sentiment qui l'aigrit.

Ne lui arrive-t-il pas quelquefois de prétendre douter de mon affection, de m'assurer qu'elle veut m'oublier ? Ce qui me console, c'est qu'au milieu de nos plus grands débats, s'il arrive un tiers qui nous empêche de nous raccommoder, au moins nous trouvons bien le moyen de ne pas nous séparer, sans savoir quand nous nous reverrons.

L'autre soir, au milieu d'une de mes plus grandes colères, elle m'a fait rire malgré moi. — Il vint du monde; elle ne pouvoit me parler, et d'ailleurs elle ne l'auroit peut-être pas voulu; car lorsque nos regards se rencontroient, c'étoit à qui détourneroit plus tôt les yeux. Cependant, comme je m'en allois, tout à

coup elle se lève, prétend que la pendule va mal, et vite, vite, se met à tourner les aiguilles jusqu'à ce qu'elles arrivent à minuit, alors elle me demande: « Mon-« sieur Eugène, quelle heure est-il « exactement? » — Je le lui dis, sans pouvoir conserver ni sérieux, ni rancune; elle se remit à tourner ses aiguilles, et, comme nous, la pauvre pendule revint où elle en étoit. Le lendemain je fus exact à midi.

CHAPITRE V.

Est-il possible que j'aie aussi des jours d'humeur, d'exigence ? Hier au soir j'ai été tout-à-fait injuste, et combien Athénaïs a été bonne !

Mon père m'ayant retenu tout le jour, je n'ai pu lui échapper qu'à neuf heures. En arrivant chez madame de Rieux, il m'a été facile de voir qu'elle avoit pleuré; ses larmes m'ont bouleversé : que j'étois ému, tremblant, avant d'en savoir le motif ! — « J'ai passé ma « journée à prendre pitié de moi-même, « m'a-t-elle dit. Eugène, ne demander

« qu'une heure et ne pas l'obtenir! » Je trouvai qu'elle avoit raison d'être mécontente; je me révoltai contre l'exigence de mon père: ma colère autorisa la sienne. Elle blâmoit son injustice, regrettoit son retour; l'amertume de ses reproches me rappela à mes devoirs. J'avois secoué ma chaîne, mais j'étois loin de vouloir la briser; je suppliai madame de Rieux de s'exprimer avec plus de bonté. Inquiet sur ses sentiments, je craignois pour les miens; et cette crainte rendoit à mon père toute sa puissance.

Madame de Rieux, appuyée sur une table, couvroit son visage de ses mains pour m'empêcher de voir ses larmes: je la conjurai de me regarder, elle ne le vouloit pas; alors je tâchai de lui faire comprendre toutes les anxiétés de mon

ame. Avec quelle tendresse je cherchois à revenir sur mes expressions, à les expliquer pour les adoucir! « Mon amie, « lui disois-je, lorsque, moi, je m'oublie « jusqu'à me plaindre de mon père, je « sais combien, au fond de mon cœur, « je le respecte, le chéris; mais vous, « si vous vous permettez un seul mot « contre lui, j'imaginerai qu'il n'ex- « prime qu'une partie de vos sentimens. « Qui sait si par degrés vous ne m'ac- « coutumeriez pas à entendre parler de « mon père avec légèreté? Enfin je me « croirois plus coupable de vous écouter « que de me plaindre, et vos pensées « même viendroient me troubler. » — Elle ne me répondit pas: résolue à ne point me regarder, je ne voyois pas ses larmes, mais j'entendois sa douleur; elle me déchiroit. Je parvins à détacher ses

mains ; elle détournoit la tête, fermoit les yeux pour ne pas me voir. Désolé, désespéré : — « Ma chère Athénaïs, « m'écriai-je, voulez-vous que je vous « redoute, que je ne vous cherche pas « dans mes peines ? ou que plus sûr de « mon amie que de moi-même, je trouve « en elle une conscience pour m'aver-« tir, un cœur pour me consoler ? » — « Ah ! s'écria-t-elle, j'ai eu tort. Oui, « vous m'aimerez toujours, car je res-« pecterai toujours votre père ; mais à « qui demanderai-je la promesse de « n'être pas trop malheureuse ? » — Ce fut moi qui le lui jurai, moi qui aimerois mieux mourir que de l'affliger.

Je l'ai suppliée de permettre qu'on fît des démarches pour annuler son mariage ; mais loin d'y consentir, c'est elle

qui les arrête. Monsieur de Rieux prétend accuser son oncle d'avoir forcé sa volonté : madame d'Estouteville répète sans cesse qu'alors il seroit facile de rompre cette union ; madame de Rieux seule veut la conserver. — « Eugène ; « me disoit-elle, jusqu'à ce que votre « père me connoisse assez pour revenir « de ses préventions, laissons subsister « l'ombre du lien qui m'engage. Tant « qu'il me croit mariée, si vos senti- « ments l'inquiètent, il n'en craint pas « la durée. Cette situation incertaine est « comme un transparent qui lui affoiblit « notre amour et nous cache peut-être « une partie de sa haine : mais s'il me « savoit libre, et qu'il vous refusât son « consentement, j'en mourrois de dou- « leur. » — Je voulus insister ; elle me conjura de la croire, d'attendre quelque

temps. » — « J'ai bien observé votre « père quand il regarde la maréchale ; « ses yeux ont encore l'expression de la « colère. Il est tranquille, parcequ'il « se persuade qu'il vous éloignera de « nous ; moi, je suis heureuse, parce- « que j'espère parvenir à lui inspirer « plus de bienveillance : attendons.... « notre affection est inaltérable, et notre « cœur assez pur pour être rempli de « résignation et d'espérance. » — Je me soumis à ses désirs, j'acquiesçai à ce délai : la pensée que peut-être la douceur d'Athénaïs ramènera mon père put seule me le faire supporter. Cependant je me promis de déclarer hautement mon estime pour madame d'Estouteville, mon attachement pour madame de Rieux.

Demain je dois le laisser seul et aller

dîner avec elles. Ce premier pas m'inquiète ; mais il faut bien que mon père connoisse mes sentiments et prévoie mes résolutions.

CHAPITRE VI.

JE passai hier la matinée avec mon père, cependant sans oser lui parler de l'engagement que j'avois contracté; non que je ne fusse décidé à le remplir, mais parceque je craignois de le fâcher. Quand j'allai m'habiller, je n'avois encore rien dit. En descendant pour prendre congé de mon père, son valet de chambre m'apprit qu'il étoit avec du monde. Je le chargeai de l'avertir que je dînois dehors, et partis tout joyeux de m'être ainsi émancipé. Plusieurs fois j'avois observé que pour ces petites sujétions de la vie, le premier jour où l'on y manque est le seul qui soit orageux.

Madame d'Estouteville me reçut à merveille ; Athénaïs étoit dans une satisfaction qu'elle pouvoit à peine contenir. Quand elle est heureuse, personne ne sait comme elle vous donner le sentiment que vous contribuez à son bonheur. Qu'elle étoit jolie ! Il y avoit beaucoup de monde. Au milieu de ce grand cercle, où je gardois la réserve qui convient à mon âge, je remarquai tous les soins qu'elle avoit pris pour ajouter au plaisir de nous voir. Rien n'avoit été oublié ; mais aussi rien ne m'échappa.

Elle avoit une petite robe rose que je m'étois avisé de louer un jour où, comme de vrais enfants, nous nous étions brouillés et raccommodés sans savoir pourquoi. Elle tenoit ses gants pour me faire voir une bague que je portois la première fois que je l'ai vue, et que

depuis elle m'a demandée, uniquement parcequ'elle pensoit que j'y attachois du prix. Dans différentes occasions je lui ai donné deux ou trois colliers de perles, quelques chaînes, rapportés de mes voyages ; elle les avoit tous réunis à son cou. Cette bizarre parure avoit surpris madame d'Estouteville, et fait rire tout ce qui étoit présent. Madame de Rieux en rioit aussi, mais prétendoit vouloir amener une mode nouvelle.

Que de douces émotions inaperçues par ce cercle imposant ! La première fois que nos yeux se rencontrèrent, elle toucha sa robe, regarda sa bague, puis passa ses doigts à travers ses colliers. Je devinois ses pensées, et me disois : l'amour seul donne du prix à ces circonstances fugitives et légères ; il les grave à notre insçu dans le souvenir ;

et elles y restent inconnues, oubliées, jusqu'à l'instant où le cœur se les rappelle pour devenir encore des preuves d'amour.

A dîner, j'eus quelque mérite à me rappeler qu'il convenoit à ma jeunesse d'aller prendre la plus mauvaise place : et, à mon grand regret, je fus bien loin d'Athénaïs ; mais, avec un sérieux inaltérable, je lui faisois passer, comme si elle l'avoit demandé, tout ce qu'elle préféroit. J'ajoutois, au plaisir de la prévenir, celui de la saluer avec un profond respect, et d'en être remercié par un doux regard.

Amour ! amour ! je te remercie pour tout le bonheur dont mon cœur apprend à jouir. Mes projets étoient remplis de souvenirs, mes souvenirs brillants d'espérances.

Tous les jours, après dîner, madame de Rieux se met à travailler sur un métier si grand qu'elle est obligée de se tenir un peu à l'écart. Avant le retour de mon pére, dès que madame d'Estouteville étoit à son whist, j'approchois peu à peu de ce bienheureux métier, et m'asseyois près de madame de Rieux. Nous finissions par être si parfaitement à nous-mêmes, si isolés au milieu du monde, que ces moments avoient un charme inexprimable. Hier j'avois repris ma place accoutumée : j'étois charmé du bonheur de la voir, de me dire que j'en étois aimé, que je lui consacrerois ma vie. Heureux lorsqu'elle m'écoutoit ; heureux lorsqu'elle évitoit mes regards, je l'aimois de respecter les convenances, je l'adorois de les oublier pour moi.

Tout à coup les portes s'ouvrent, et on annonce mon père. Le premier objet qui dut le frapper fut madame de Rieux, entourée de lumières pour mieux voir son ouvrage; mais aussi par-là mieux éclairée, et moi assis près d'elle. Nul autre ne pouvoit s'en être approché, car il n'y avoit à côté de son métier que le fauteuil que j'occupois.

Dès que mon père parut, je fis l'étourderie d'aller au-devant de lui, comme s'il m'étoit permis de faire les honneurs de cette maison; puis, au lieu de retourner auprès de madame de Rieux, j'allai me placer devant la cheminée. Madame d'Estouteville en parut offensée; Athénaïs me le reprocha par un regard.

Mon père s'assit: il étoit extrêmement sérieux. Après deux ou trois phrases in-

signifiantes, il dit à madame d'Estouteville qu'il comptoit partir pour ses terres à la fin de la semaine, et y passer six mois. Il ne m'en avoit pas encore parlé. Je trouvai quelque chose de cruel à m'annoncer ce départ devant du monde, sans m'avertir, sans me donner le temps d'y préparer Athénaïs.... Ah! si mon père s'étoit seulement donné le temps de la connoître, de l'apprécier, je suis convaincu qu'il l'auroit aimée, et lui auroit confié mon bonheur sans inquiétude.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Athénaïs comme pour moi. Sa contenance changea : trop émue, trop agitée, ne pouvant se contraindre, elle laissa son ouvrage pour quitter la chambre. Comme elle la traversoit, je m'approchai d'elle, lui ouvris la porte, et n'eus que le

temps de lui dire tout bas : — « Si « vous vouliez, nous nous verrions « tous les jours. » Dès qu'elle fut sortie, j'allai me cacher derrière le cercle. Là, je ne voyois plus, ne sentois plus ; je ne puis dire ce que j'éprouvois. Six mois sans se revoir ! impossible ! Laisser mon père partir seul ! l'abandonner dans cette terre où il m'a élevé ! lui paroître ingrat ! Il vaudroit mieux mourir.

Cependant il n'y avoit devant mes yeux, dans mon cœur, qu'Athénaïs pâle, traversant cette chambre en se traînant à peine. Aussi, au premier bruit, à la première personne qui vint, je m'échappai, et montai chez madame de Rieux. — « Ah ! Eugène, me dit- « elle, les torts sont toujours punis. Un « vain orgueil m'a fait désirer que votre

« père me regrettât : j'ai voulu être ai-
« mée de vous ; et c'est moi qui aime !
« moi, qui serai malheureuse. » Avec quelle tendresse je la rassurai sur mes sentiments, mais en lui avouant que j'accompagnerois mon père ! — « Cédez
« au désir de madame d'Estouteville ;
« faites annuler votre mariage : alors
« j'aurai le droit de demander à mon
« père de vous recevoir comme sa fille,
« comme ma femme ; enfin, de mettre
« au bonheur de vivre avec vous la con-
« dition de le suivre dans ses terres. »
Elle s'y refusoit encore ; mais ce n'étoit plus cette ferme résolution de la veille : la certitude d'être six mois séparés la laissoit sans force pour refuser le seul moyen de nous voir. Aussi, après avoir hésité quelques instants, elle me permit d'engager la maréchale à commencer les

démarches nécessaires pour lui rendre sa liberté. Cet aveu dissipa toutes mes craintes ; et, forcés de prévoir quelques peines, au moins nous ne craignions plus de malheurs.

Madame d'Estouteville vint nous rejoindre. Elle me gronda d'avoir suivi sa petite-fille ; elle la réprimanda de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle-même. Je lui demandai d'approuver notre union : elle nous écoutoit comme des enfants qui se bercent d'espérances trompeuses.

Alors, à genoux aux pieds d'Athénaïs, et, avec la gravité, la solennité que j'aurois mise devant les autels, je lui dis : — « Il m'est impossible de dé-« terminer l'instant où mon père con-« sentira à notre mariage ; mais j'ai « le droit de vous jurer que jamais

« ni mon cœur, ni ma main, ni mon « nom n'appartiendront à une autre « femme, et que je suis à vous pour « toujours. Sachez, dis-je à madame « d'Estouteville, que lorsque j'apprendrai à mon père qu'Athénaïs a reçu « ma promesse, mon serment, peut-« être en sera-t-il affligé jusqu'à ce qu'il « la connoisse davantage ; mais lui-« même ne supporteroit pas l'idée d'un « fils parjure ; il préfère mon honneur « à ma vie. » — « Ce n'est pas assez, « répondit madame d'Estouteville ; les « rapports de naissance, les avantages « de fortune ne suffisent pas. Il faut « que ma petite-fille soit reçue de votre « père, comme pouvant contribuer à la « gloire et au bonheur de sa maison. » — Je me relevai sans lui répondre, pris Athénaïs dans mes bras, et devant sa

mère je lui répétois encore *à vous pour toujours.* — Elle me demanda si je la verrois le lendemain. Dans cet instant où il étoit question de toute la durée de la vie, combien mon cœur lui sut gré d'attacher la même importance au plaisir de nous voir un moment! Je ne pouvois me séparer d'Athénaïs; elle étoit devenue la compagne de toutes mes heures, celle dont l'image se mêloit à toutes mes idées d'avenir, à toutes mes espérances de bonheur; et seul, en la quittant, je renouvelois le serment d'amour pour la vie.

CHAPITRE VII.

En revenant chez mon père j'éprouvois une tranquillité, une force d'ame qui m'étoit inconnue. Sûr de mon respect pour lui, de mon affection pour elle, je me croyois à l'abri de tout reproche, supérieur à toutes les injustices. Ils pouvoient m'affliger sans que je leur donnasse le droit de se plaindre. Décidé à me sacrifier à leur bonheur, je n'aurois pas permis à madame de Rieux de me demander un seul des instants que je devois consacrer à mon père; et assurément je ne lui sacrifierois pas non plus mes sentiments pour elle,

Il se promena assez long-temps dans sa chambre sans me parler; enfin il me dit : « Quoique je n'aime point madame « d'Estouteville, je crois devoir, en « honnête homme, vous avertir qu'au-« jourd'hui votre humeur a compromis « madame de Rieux. » — « Je n'ai pu « me défendre d'un moment de sur-« prise, que votre bonté auroit pu « m'éviter. » — « De mon temps les « surprises, la passion même, n'étoient « pas reçues comme excuses pour une « indiscrétion. » — « Il me semble, « mon père, que vous auriez pu me pré-« parer à ce voyage. » — « Ce n'est pas « vous que j'ai voulu y préparer; ce « sont les personnes chez lesquelles je « vous trouvois. » —

« Mon père, depuis quatre mois je « vois tous les jours madame de Rieux ;

« il n'est pas une de ses actions que je « ne connoisse et n'aie approuvée, pas « un de ses sentiments qui ne me pro-« mette du bonheur. Voici la lettre « qu'elle m'a écrite la veille de votre « arrivée; lisez-la, mais sachez que de-« puis, il n'est pas de jour où nous « n'ayons renouvelé l'engagement de « vous rendre heureux. » — « Grand « dieu! s'écria-t-il, madame de Rieux « seroit-elle libre? Ah! si je ne l'avois « pas su mariée, jamais vous n'auriez « été chez madame d'Estouteville. » — « Mon père, Athénaïs n'est plus libre, « elle a promis d'être à moi. » — « Hé « bien, moi je promets que jamais..... » — « Je pris ses mains dans les miennes. « Mon père, m'écriai-je, ne promettez « rien, mon serment a précédé le vôtre; « il est irrévocable. » — « Imprudent!

« connoissez-vous les raisons invincibles « qui m'éloignent de cette famille? » — « Vous n'avez pas voulu me les dire, « lorsqu'elles pouvoient prévenir mon « cœur et l'empêcher de se donner...... « Malgré cet éloignement, vous ne m'en « avez pas moins conduit chez madame « d'Estouteville; j'y ai vu madame de « Rieux, et pouvois-je la voir sans « l'aimer?..... Mon père, je me suis lié « par tous les serments qui engagent « l'honneur; j'ai promis le bonheur « d'Athénaïs, mais je vous confie le « mien. » — « Hé! que puis-je faire « pour le vôtre, quand vous vous « êtes engagé sans mon aveu? » — « Il « est vrai, j'ai promis mon cœur et « ma main, mais aussi j'ai juré d'at- « tendre votre consentement » — « Tant « que j'existerai je ne permettrai pas.... »

— Un cri affreux s'échappa de mon ame; il effraya mon père, et, grace au ciel, suspendit l'arrêt qu'il alloit prononcer. — « Mon père, n'attachez jamais « l'époque d'un bonheur pour moi, au « moment de vous perdre. Usez de votre « pouvoir, abusez-en même, je n'en « souhaiterai pas moins la durée de « votre existence; mais vous pouvez « me faire haïr la vie. »

Mon père paroissoit désespéré. — « Allez, mon fils, me dit-il, demain « vous connoîtrez, vous jugerez votre « père. » — Je voulois rester, il me fit signe de m'éloigner, et je le quittai plus malheureux qu'il n'étoit lui-même.

Quelle nuit j'ai passé! Ce matin, accablé de fatigue, je m'étois assoupi, un bruit de voiture m'a réveillé; j'ai

sonné, et l'on m'a dit que mon père venoit de partir pour sa terre en me laissant la lettre suivante :

CHAPITRE VIII.

Lettre du comte de Rothelin à son fils.

« J'AVOIS résolu, mon fils, de ne jamais vous parler de mes peines ; mais je vois que même nos enfants interprètent défavorablement notre conduite, dès qu'elle sort des routes communes, et que le motif leur en est inconnu.

« Je veux bien aujourd'hui vous rendre compte des raisons qui m'ont déterminé, et ensuite je vous permets d'opter entre vos nouveaux amis et moi.

« J'ai été élevé par un père qui avoit

toute la sévérité des anciennes mœurs. Le respect qu'il nous inspiroit à tous étoit tel qu'un de ses regards suffisoit pour tout mouvoir ou tout suspendre dans sa maison. Sa volonté suprême, immuable, me paroissoit le droit naturel du chef de sa famille ; la soumission de ma mère, l'état convenable d'une épouse.

« Mon père ayant éprouvé une injustice avoit quitté la cour encore jeune, et s'étoit retiré dans ses terres. Là, sans rien regretter, sans rien vouloir, sans jamais se plaindre, il avoit acquis l'importance et l'autorité dont jouissoient autrefois les seigneurs suzerains. Juste, loyal, généreux, vraiment noble, son château étoit le rendez-vous de toute la province. Il étoit l'appui du pauvre, le conseil du riche, et son estime étoit

un bien nécessaire à tous les cœurs vertueux.

« Il m'avoit fait entrer dans l'état militaire à seize ans ; grièvement blessé dès ma première campagne, ma santé affoiblie me força de quitter le service : je me fixai près de lui. Ses vertus, ses préceptes me donnèrent cette austérité de caractère qui m'inspire pour la foiblesse presque autant de mépris que les autres hommes en ont pour les fautes.

« Je venois d'avoir vingt-cinq ans lorsque mon père mourut. Il me recommanda de me marier ; mais de ne point épouser une femme dont je serois amoureux, parcequ'elle me subjugueroit, au moins pendant ce temps de passion, et qu'ensuite elle ne pourroit revenir sans débats à la déférence, qui n'est que l'ordre dans le mariage.

« Il me conseilla de ne point épouser une femme riche, parceque la fortune immense qu'il me laissoit ne m'en donnoit pas le besoin, et que peut-être les avantages qu'elle me devroit lui inspireroient de la reconnoissance.

« Il m'ordonna de la choisir dans ces familles dont le nom historique réveille de grands souvenirs : — car, me disoit-il si ses parents n'ont point conservé les nobles vertus de leurs ancêtres, au moins par orgueil elle entretiendra ses enfants de leurs hauts faits d'armes, de leurs sentiments généreux ; et la grandeur qui vient des belles actions élèvera leur jeune courage. Puissent-ils savoir dès le berceau que les vertus ordinaires ne sont pas le but, mais le commencement de leur carrière ! —

« La succession de mon père me força

de venir à Paris. J'allai voir madame d'Estouteville. Sa maison étoit alors, comme elle l'est aujourd'hui, une sorte de tribunal où tout ce qui prétendoit à quelque distinction se croyoit obligé de comparoître. Je m'aperçus trop tard que tous les sentiments vrais et simples n'existoient plus chez madame d'Estouteville, et que tout ce qui est convention étoit devenu pour elle une seconde nature.

« Le maréchal d'Estouteville, presque aussi ambitieux que sa femme, avoit encore plus d'orgueil. Parlant à peine, saluant à demi, tenant tout à distance, on disoit de lui que sa lunette ne regardoit les hommes que par le côté qui éloigne : ses enfants, sa femme même ne l'ont jamais approché sans crainte. Malgré cet insupportable orgueil, monsieur

d'Estouteville étoit cependant fort considéré ; une réserve impénétrable le rendoit d'une société sûre. Sa taille, plus élevée que celle des hommes ordinaires, donnoit à son regard dédaigneux une sorte de naturel : il étoit comme obligé de n'apercevoir qu'au dessous de lui.

« Le fils aîné de monsieur d'Estouteville devoit hériter de toute sa fortune ; le second, déjà chevalier de Malte, avoit prononcé ses vœux et possédoit de riches commanderies : l'un et l'autre se trouvoient à leurs régiments lorsque j'arrivai à Paris.

« Mademoiselle d'Estouteville étoit chanoinesse. Son père prétendoit la faire nommer abbesse de Remiremont ; non qu'il désirât sacrifier sa fille, non qu'il n'eût pu choisir pour elle entre les partis

les plus considérables; mais parcequ'il vouloit qu'elle eût, et sur-tout qu'un autre n'eût pas cette place, la première de tous les chapitres nobles.

« La sœur de monsieur d'Estouteville avoit épousé le comte d'Estaing; elle étoit morte jeune en accouchant d'une fille : avant de mourir elle avoit confié cet enfant à madame d'Estouteville. Des circonstances malheureuses ayant dérangé la fortune de monsieur d'Estaing, il s'étoit remarié pour la rétablir, avoit eu un fils, et en mourant, il y a peu d'années, il n'avoit pensé à mademoiselle d'Estaing que pour la recommander aux bontés du maréchal.

« Lorsque je fus présenté à madame d'Estouteville, sa fille étoit avec elle : grande, belle, ayant cet air digne et noble qui semble annoncer toutes les

vertus ; mais Sophie à dix-huit ans avoit déjà jeté un regard sur le monde, et se croyoit le droit de comparer, de juger, d'avoir une opinion.

« Près d'elle étoit mademoiselle d'Estaing ; je la savois sans fortune : on la disoit malheureuse chez son oncle. En la voyant je me rappelai les conseils de mon père ; je ne pouvois même les éloigner de mon esprit ; ils me poursuivoient malgré moi, et tous les mouvements d'Amélie attiroient mon attention.

« Elle avoit une douceur et une grace particulières : sa figure, extrêmement blanche, mais un peu pâle, offroit quelque chose de si pur, de si transparent, que la moindre agitation la coloroit. Elle venoit d'avoir seize ans ; son air étoit sensible, mais craintif ; son regard baissé, sa voix douce, presque incertaine, ses

pas légers, sa démarche timide; enfin il sembloit qu'elle n'avanceroit dans la vie qu'en tremblant.

« Je ne doutois pas qu'Amélie ne fût la femme que mon père auroit préférée; mais je me demandois si elle ne m'avoit point paru trop séduisante? Sa timidité me rassura; un sentiment secret me disoit que ces yeux n'auroient jamais de colère, que cette voix ne s'élèveroit jamais jusqu'à la plainte.

« Je fus quinze jours sans retourner chez madame d'Estouteville. Pendant ce temps je cherchois tous ceux qui fréquentoient sa maison. Je parlois d'abord de Sophie: on la louoit généralement; mais on s'accordoit à lui trouver ces qualités brillantes, prononcées, qui jettent trop d'éclat sur la vie, et ne laissent pas sentir assez le besoin d'un soutien.

« Pour Amélie, on ne la louoit pas, mais on l'aimoit. Oui, mon fils, tout le monde l'aimoit. Les religieuses parloient de sa piété ; ses parents, de sa soumission ; ses jeunes compagnes, de sa douceur ; le pauvre, de sa bienfaisance. Ce qui me touchoit encore, c'est qu'on ne louoit Amélie que relativement à soi, parcequ'elle-même étoit toujours occupée des autres.

« Après avoir pris toutes les informations que je pus imaginer, et m'être convaincu que je trouverois dans Amélie l'épouse attentive, exemplaire, sans laquelle je ne pouvois être heureux, je retournai chez madame d'Estouteville, et lui demandai un rendez-vous pour le lendemain. Il étoit connu que c'étoit par elle seule que l'on arrivoit à monsieur d'Estouteville.

« Une fois décidé à épouser Amélie, je ne voulois ni la laisser un jour de plus chez son oncle, ni donner à l'amour le temps de me subjuguer.

« Je ne peux rendre l'espèce de chagrin que j'aperçus dans les yeux de madame d'Estouteville, lorsque je lui demandai sa nièce en mariage. — « Amé-« lie ! s'écria-t-elle d'un air surpris et « affligé. » — « Mademoiselle d'Estaing, « repris-je en baissant les yeux. » — « Mais vous avez, je crois, quatre ou « cinq cent mille livres de rente ? » — « A peu près, madame. » — « J'aurois « pensé que, pouvant choisir dans toute « la France, vous auriez cherché des « avantages plus considérables. » — J'imaginai qu'elle regrettoit ma fortune pour sa fille, et m'empressai de l'assurer que jamais je n'épouserois une

femme qui auroit d'autres avantages que ceux qu'elle tiendroit de moi. — « C'est « un goût louable autant que rare, re- « prit-elle. Cependant je crois ma déli- « catesse obligée à vous rappeler qu'A- « mélie n'a aucune fortune. » — « Je le « sais, madame. » — « Vous êtes donc « bien décidé à vous marier? » — « As- « surément, et je ne conçois pas que « madame la maréchale puisse douter « d'une résolution dont je prends la « liberté de lui parler. » — Elle me regarda d'un air étonné... puis elle reprit : — « Je devrois peut-être borner là « mes réflexions ; cependant je vais « vous parler avec une franchise dont « votre caractère m'assure que je ne puis « jamais me repentir.... Monsieur d'Es- « touteville veut que ma fille soit cha- « noinesse, et je désire la marier ; il

« veut qu'Amélie se fasse religieuse : « l'austérité du cloître, cette séparation « du monde et de sa famille me parois- « sent une première mort à laquelle je « ne puis consentir. C'est donc Amélie « que je désirerois voir chanoinesse. Du « moins elle conserveroit sa liberté, « pourroit vivre chez moi; et, destinée à « n'éprouver que des affections douces, « peut-être se trouveroit-elle heureuse. » — « Mais, madame, pourquoi ne pas « chercher à établir en même temps ma- « demoiselle d'Estouteville et mademoi- « selle d'Estaing? » — « Vous nous con- « noissez bien peu, reprit-elle avec un « sourire plein d'amertume! faire reve- « nir monsieur d'Estouteville sur une de « ses volontés, me paroît déjà une en- « treprise assez chimérique; jugez si en « même temps j'essaierai de le faire

« changer de résolution sur le sort de
« mes deux filles ; car je regarde Amélie
« comme ma fille. » — Après un assez
long silence que je n'avois pas envie de
rompre, elle ajouta : — « Sophie est
« l'aînée, il est juste que d'abord je
« m'occupe d'elle. J'ai en vue un ma-
« riage considérable, et qui lui convient
« sous tous les rapports. Amélie n'a que
« seize ans ; son caractère se formera,
« et lorsqu'elle aura dix-huit ans, je
« penserai à l'établir. » — Je me sen-
tois indigné de voir Amélie sacrifiée au
désir de marier Sophie ; aussi répondis-je
à madame d'Estouteville : « Je vous par-
« lerai, madame, avec une égale fran-
« chise : la dernière volonté de mon père
« m'engage en quelque sorte à me ma-
« rier cette année même. J'oserai donc
« vous supplier de présenter ma de-

« mande à monsieur le maréchal. » — « Je n'ai pas le droit de vous refuser, « me dit-elle sèchement; mais souvenez-« vous que j'aurois voulu éloigner l'ins-« tant où il prononcera sur le sort de « Sophie et d'Amélie. » Elle s'arrêta, comme si elle s'attendoit encore à me voir revenir au plan qu'elle s'étoit fait. Voyant que je persistois, elle ajouta : « Dès aujourd'hui, je ferai part à mon-« sieur d'Estouteville de vos intentions; « demain, à pareille heure, je vous don-« nerai sa réponse. »

Le lendemain, je me rendis chez la maréchale : « Monsieur d'Estouteville « consent à vous donner sa nièce, me « dit-elle avec une froideur marquée; « mais Amélie craint comme moi que « vous ne regrettiez un jour de lui avoir « fait de trop grands sacrifices; et voici

« une lettre qu'elle a voulu vous écrire. » — « Pourquoi n'a-t-elle pas daigné me « parler ? » — « Parceque monsieur « d'Estouteville s'y est opposé. Lorsque « ce mariage sera certain ; quand les « articles seront signés, il permettra que « vous revoyez sa nièce : jusque-là, elle « est retournée à son couvent avec ma « fille, qui a désiré l'accompagner. »

« L'air, le ton de madame d'Estouteville étoient bien changés. Depuis l'instant où je la priai de demander pour moi la main d'Amélie, elle ne me regarda plus qu'avec une humeur qu'il lui étoit impossible de maîtriser.

« Je la croyois blessée de ne m'avoir pas vu penser à sa fille ; de voir marier Amélie la premiere. Je lui répétai que jamais je n'aurois voulu épouser une femme que le monde crût un grand parti, ou

que j'eusse aimée vivement. — « J'espère « cependant, répliqua la maréchale, « que vous aimez un peu Amélie, puis- « que vous désirez l'épouser. » — « Tout « ce qu'on m'a dit de son caractère con- « vient parfaitement au mien. » — « En « effet, reprit-elle avec une émotion « qui me surprit, il est impossible d'a- « voir un caractère plus doux, plus « sensible. Amélie se croyoit malheu- « reuse sans se plaindre, elle jouira « de la fortune avec modération ; mais « lisez sa lettre. »

« Elle n'étoit pas cachetée ; la maréchale s'apperçut que je le remarquai. — « C'est monsieur d'Estouteville qui « a ouvert cette lettre. Sophie nous « l'avoit envoyée fermée. En vérité, a-t- « il dit, je crois que le mot de mariage « tourne la tête aux jeunes filles : aussi,

« pour toute réponse, il lui a fait demander depuis quand elle croyoit « que sa cousine pût écrire à qui que « ce soit sans son aveu. ».

Pendant ce temps, je lisois la lettre d'Amélie. — « Vous trouverez peut-être « monsieur d'Estouteville un peu sévère, me dit la maréchale; mais ma « fille et ma nièce sont élevées comme « je l'ai été moi-même, comme on l'étoit autrefois. Mon père disoit toujours : « pour qu'un mariage soit heureux, « c'est aux parents seuls à faire le calcul des probabilités. »

« J'appuie sur tous ces détails, mon fils : d'abord ils me sont si présents que je crois entendre encore la voix de madame d'Estouteville; ensuite parcequ'ils vous expliqueront comment tout le bien qu'on disoit d'Amélie a dû me décider

à l'épouser. D'ailleurs, je l'avouerai, la sécheresse, la dureté de ses parents augmentoit mon intérêt pour elle; leur sévérité n'étoit point le résultat d'un système réfléchi, mais l'absence de toute affection du cœur.

« Ces détails vous expliqueront aussi pourquoi je n'ai pu parler à Amélie avant mon mariage. Au surplus cette manière de disposer de ses enfants, sans les consulter, étoit en usage parmi les personnes de notre rang; ainsi dans tout cela rien ne devoit ni me surprendre, ni m'arrêter.

« Voici la lettre d'Amélie :

Madame d'Estouteville m'a dit, monsieur, que vous étiez disposé à unir votre sort au mien; soumise

entièrement à mon oncle, qui a rendu toute justice à vos vertus, je ne m'occupe plus de mon bonheur, mais le vôtre m'inquiète.

Je me suis réservée le droit de vous rappeler que ma fortune est absolument nulle. Destinée au cloître, j'ai peu cultivé les talents qui font réussir dans le monde ; j'en ignore les convenances, les habitudes ; je n'en désirois point les avantages. Je crains même que la retraite, en me laissant plus sensible qu'une autre à toutes les peines de la vie, ne m'ait fait sentir par avance le vide de ses consolations.

Voilà, monsieur, ce que j'ai cru devoir vous dire ; si ces aveux ne vous arrêtent point, ils seront assez pré-

sents à mon esprit pour me rappeler toujours ce que je vous devrai.

AMÉLIE.

« Je demandai à madame d'Estouteville la permission de répondre à sa nièce ; elle y consentit. « Mais, ajouta-« t-elle, je crois devoir vous engager « à me remettre votre lettre, car mon-« sieur d'Estouteville vous prie de ne « pas aller au couvent sans lui. Ma fille « est avec Amélie ; il ne veut point, « m'a-t-il dit, qu'elle ait l'exemple « de ces conversations sentimentales, « qui lui rendroient peut-être un jour « l'obéissance difficile. »

« Assurément j'étois fort loin de vouloir inspirer des idées romanesques à une jeune personne, et je me soumis

à toute la réserve que monsieur d'Estouteville exigeoit.

« Apportez-moi votre réponse, me « dit la maréchale, je la donnerai à ma « nièce. Monsieur d'Estouteville vous « attend demain au soir pour convenir « des articles; il a décidé qu'Amélie « reviendroit ici le jour de la signature « du contrat, et que le lendemain on « célèbreroit votre mariage. »

« Je vous l'avoue, mon fils, je regrettois de ne point voir Amélie, de ne pas interroger son cœur. Cependant ce sentiment de résignation, d'obéissance, me paroissoit tellement l'état raisonnable d'une jeune personne envers sa famille, que je ne voulois rien disputer à l'autorité du maréchal.

« Le lendemain j'apportai ma réponse à madame d'Estouteville. J'avois

cru devoir y détailler mes opinions, fondées sur des principes invariables. La crainte d'induire Amélie en erreur, ou de la laisser se tromper elle-même, m'avoit engagé à me montrer encore plus austère que je ne comptois l'être après notre union.

« La maréchale lut ma lettre. « Écou-« tez, me dit-elle, je veux vous donner « une grande marque d'intérêt ; cette « lettre est très propre à effaroucher un « jeune cœur : j'aime à vous croire de « plus douces intentions, mais Amélie « les ignore. Pourquoi l'effrayer? Hélas! « ajouta-t-elle tristement, la vie n'est « bonne que par les illusions ; si à votre « âge vous n'en éprouvez plus, au « moins ne renoncez pas à celles que « vous pouvez faire naître. »

« Madame d'Estouteville avoit raison;

cependant l'inquiétude de laisser à Amélie une seule espérance trompeuse me tourmentoit. J'avois mis tant de soins à m'informer de son caractère, que je croyois la connoître mieux qu'elle ne se connoissoit elle-même. Mais moi, qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir, moi, si sévère, n'étois-je pas obligé en honnête homme de la prévenir sur tout ce qui pouvoit lui déplaire ?

« Pendant que j'étois livré à ces pensées, madame d'Estouteville me présenta du papier, de l'encre; et avec un air d'autorité assez aimable, elle me dit : « Allons, adoucissez vos décla-« rations *anti-sociales* ; j'espère que « vous m'en remercierez un jour. » — Je lui obéis : mais en écrivant j'étois encore tout occupé de ces principes dont on avoit imbu mon enfance. Si

j'avois parlé à Amélie je les eusse peut-être adoucis : ma seconde lettre ne valoit donc guère mieux que la première.

« Vous voyez, mon fils, que je vous dis le bien comme le mal ; en m'accusant moi-même avec tant de sincérité, je crois acquérir le droit de vous persuader lorsque j'aurai à me plaindre des autres.

« La maréchale étoit loin d'être contente. Monsieur d'Estouteville parut ; elle lui soumit ma réponse, il l'approuva ; et dès-lors sa femme ne se permit plus une objection.

« Elle partoit pour le couvent ; je la conduisis jusqu'à sa voiture, assez inquiet de l'impression que ma lettre produiroit sur Amélie : mais si elle en étoit satisfaite, quel triomphe pour ma

raison, quel espoir de repos, de tranquillité pour mon avenir !

« Je m'empressai de retourner chez la maréchale. « J'ai encore une lettre « à vous donner, me dit-elle, ce sera « la dernière ; et dorénavant je ferai « les demandes et les réponses, car vous « n'avez guère plus de raison l'un que « l'autre. »

« Amélie m'écrivoit : — « En ap-« prenant la résolution où vous êtes de « guider mon inexpérience, je deviens « plus tranquille ; mes pas dirigés par « vous seront plus assurés : il me sem-« ble n'avoir, à l'avenir, ni à m'oc-« cuper de mon bonheur, ni à craindre « pour le vôtre ; aussi j'aurai, sans ef-« fort, une déférence que rien n'altèrera « jamais. » —

« Le soir je me rendis chez monsieur

d'Estouteville. Après avoir eu la bonté de me dire qu'il étoit flatté de me voir allié à sa famille, il m'avoua qu'il avoit consenti avec peine au mariage d'Amélie. — « Je n'aime point les grandes « obligations entre deux époux, ajouta-« t-il : je sais qu'avec un homme hon-« nête, délicat, comme vous l'êtes, elles « ont moins d'inconvénient ; cependant « il eût été plus honorable pour made-« moiselle d'Estaing de se renfermer « dans un cloître. Je l'avois résolu ; « elle y étoit déterminée ; mais madame « d'Estouteville ne pouvoit supporter « l'idee de ces vœux éternels. Il sem-« bloit, à l'entendre, qu'Amélie seroit « la première qui, par respect pour « les siens, auroit embrassé l'état reli-« gieux : enfin vous vous êtes présenté, « et il n'a plus été question de couvent. »

« Rappelez-vous ces paroles, mon fils, qui ne me frappèrent alors que pour trouver monsieur d'Estouteville un barbare capable de tout sacrifier à son orgueil.

« Le jour de la signature du contrat, Amélie revint chez le maréchal. Je la revis pour la première fois ; sa timidité étoit encore augmentée ; Sophie ne la quitta pas. Attentive à suivre tous ses regards, prévenant ses moindres désirs, elle sembloit avoir deviné l'inquiétude d'une jeune mère qui marie sa fille. Leur mutuelle affection me répondoit de la bonté de leur cœur.

« Je ne sais quelle circonstance me fit passer dans un salon voisin ; Sophie vint m'y trouver. « Monsieur, me dit-« elle avec une inquiétude si naïve, si « facile à calmer, demain vous pro-

« mettez à Dieu de rendre ma cousine « heureuse !... Tiendrez-vous cette pro-« messe ? » Ses mains étoient jointes, comme si son propre bonheur eût dépendu de moi. Je me récriai sur l'injustice d'en douter. — « Ah ! reprit-« elle en soupirant, vous avez l'air bien « sévère ! » Et cet air sévère qui inquiétoit Sophie vint encore m'expliquer les craintes d'Amélie.

« Lorsqu'il fallut signer le contrat, Amélie trembloit ; son nom étoit à peine lisible. Comment fus-je assez préoccupé pour que son trouble ne m'éclairât point ? Je lui offris les présents d'usage : la maréchale seule parut les apprécier. Amélie les vit parcequ'on lui dit de les regarder. Mon fils ! mon cher fils ! quand on commence à s'aveugler, tout accroît notre illusion. Amélie si indifférente

ne me parut que raisonnable et modérée ; ce qui auroit dû m'avertir ajoutoit à mon erreur.

« Le lendemain, la famille de mademoiselle d'Estaing, celle de monsieur d'Estouteville, la mienne se réunirent à midi chez le maréchal ; c'étoit tout ce ce qu'il y avoit de grand, de connu en France, qui venoit être témoin de notre union.

« On se rendit dans la chapelle de monsieur d'Estouteville. Amélie, qu'on disoit à sa toilette, se fit assez attendre ; dès qu'elle parut, le prêtre monta à l'autel pour célébrer notre mariage.

« Amélie étoit pâle, respiroit à peine ; je lui offris mon bras et sentis le sien trembler. Jusque-là elle s'étoit contrainte. Je ne l'avois jugée que

timide ; dans ce moment elle me parut mourante, désespérée !

« A l'instant, comme éclairé par un trait de lumière, et avec une secrète horreur, je me demandai pour la première fois si monsieur d'Estouteville ne l'auroit pas forcée de consentir à m'épouser. Mais, mon fils ! à l'autel, au milieu même de la cérémonie, comment suspendre ce mariage? Mademoiselle d'Estaing étoit troublée, il est vrai ; mais qu'avoit-elle dit, qu'avoit-elle fait pour autoriser un pareil éclat devant toute la France, éclat qui m'auroit déshonoré, s'il ne l'avoit perdue sans retour?

« Amélie, lui dis-je tout bas, parlez « à votre ami ; quel sentiment vous « agite? » Elle se mit à genoux sans me répondre. Mon inquiétude étoit au comble. « Amélie, dites un seul mot,

« ou je ne serai plus maître de moi! » — « *Calmez-vous*, me répondit-elle « avec une voix angélique; *je vais pro-« mettre à Dieu de vous consacrer ma « vie.* » Je voulus me récrier, tout suspendre; elle releva encore sa tête, me regarda avec une douceur si craintive!.... Mon fils! quel regard! Ces yeux-là m'apparoîtront à mon dernier moment. *Prions tous deux*, me dit-elle avec un triste sourire, *prions!* Et sa tête retomba de nouveau, et la cérémonie s'acheva sans que je fusse rendu à moi-même.

« Ce que je souffris toute cette journée ne saurot s'exprimer. Agité par tous les sentiments contraires, quelquefois j'étois prêt à conjurer Amélie de me donner le droit de la diriger; dans des instants plus calmes, je pensois qu'il valoit

mieux lui laisser ignorer que j'avois douté de son affection. Tant qu'elle croiroit à mon estime, elle pourroit me voir sans embarras, revenir à moi sans trouble.

« Il me suffisoit de regarder la figure céleste d'Amélie pour être plus tranquille. Cependant une inquiétude secrète sembloit m'avertir qu'elle étoit subjuguée par une préférence involontaire. Mais je me flattois qu'avec une ame pure, religieuse comme la sienne, mes soins finiroient par la ramener.

« Ayant pu conserver de l'empire sur moi-même, ce premier, ce terrible jour, je redevins tout-à-fait maître de moi, et résolus de ne jamais laisser apercevoir les tourments de mon ame.

« Cependant je n'envisageois plus monsieur et madame d'Estouteville sans

une sorte d'horreur. Lui, pour avoir voulu sacrifier Amélie, en la renfermant dans un cloître; elle, pour avoir fait mon malheur, et, en affectant les dehors d'une fausse confiance, avoir contribué à m'aveugler.

« Trois jours après mon mariage, j'emmenai Amélie dans mes terres; là, les semaines, les mois s'écouloient sans que j'eusse une plainte à former, un mot, un mouvement à lui reprocher.

« Cette autorité souveraine, absolue, que j'avois prétendu exercer dans ma maison, me fut trop accordée. Amélie étoit douce et soumise, mais si froide, si réservée, que je me sentois seul chez moi. Mes volontés étoient toujours suivies, mes désirs jamais devinés. Il paroissoit également impossible d'arracher une plainte à Amélie, ou d'en ob-

tenir un sourire. Enfin, comme dans ces cloîtres où l'ordre d'un jour marque l'emploi de toute la vie, si je n'avois pas varié moi-même quelque chose dans mes journées, elles auroient été toutes semblables.

« Amélie ne recevoit de lettres que de madame d'Estouteville et de Sophie. Inquiet de cette correspondance, je n'eus qu'à lui demander de leurs nouvelles; aussitôt elle me présenta la lettre qu'elle venoit d'en recevoir; et depuis ce moment, elle me donnoit toutes celles qui lui arrivoient.

« Je n'avois donc rien, absolument rien à dire contre Amélie. Cependant je voyois qu'elle n'étoit pas heureuse; je ne l'étois pas non plus; peut-être aurois-je mieux fait de chercher à obtenir sa confiance. Mais, mon fils, com-

ment s'oublier assez pour aller au-devant d'un aveu de préférence pour un autre, ou d'éloignement pour soi ?

« Amélie devint grosse : lorsqu'elle me l'annonça, je la serrai contre mon cœur. Hélas ! dans ce moment de joie pour toutes les mères, je n'osai même pas lui demander si elle m'aimoit. Sa sincérité m'effrayoit presque autant pour elle que pour moi.

« Oui, mon fils, votre père, disposé à tant de sévérité pour la femme dont il auroit été aimé, éprouvoit, malgré lui, une tendre pitié pour la douce Amélie. Que n'aurois-je pas donné pour qu'elle se jetât dans mes bras, et d'elle-même, me demandât indulgence et consolation !.....

« Amélie avançoit péniblement dans sa grossesse. J'avois placé près d'elle une

jeune fille qui avoit paru lui plaire ; car je ne savois comment traiter cette ame souffrante : mes soins la troubloient ; mes plaintes auroient brisé son cœur.

« Tous les matins, elle gagnoit l'église, appuyée sur cette jeune fille ; elle y restoit long-temps en prières. Tous les matins, à son insçu, je la voyois revenir : ses pas la ramenoient toujours par le même sentier qu'elle avoit suivi la veille. Amélie n'évitoit, ni ne recherchoit rien.

« Mon fils, Dieu vous préserve de l'horrible tourment de voir près de vous quelqu'un de vraiment malheureux ! Je fuyois ma maison, m'occupois de mes vassaux, cherchois à m'étourdir, et n'étois plus ni à moi, ni chez moi.

« Le jour de ma fête, tous mes amis

se réunirent pour la célébrer. Amélie voulut me témoigner sa reconnoissance ; elle fut plus animée, parla à toutes les femmes de leurs intérêts, de leurs familles ; déjà je m'applaudissois de lui avoir dissimulé mes impressions, et croyois mes espérances prêtes à se réaliser. Mais l'effort qu'elle avoit fait pour sortir d'elle-même, pour s'occuper des autres, lui avoit été trop pénible. Le soir elle se trouva fort mal : alors je renonçai à la contraindre, et l'abandonnai à ses volontés, à ses fantaisies ; me flattant que, lorsqu'elle seroit accouchée, le bonheur d'être mère la rattacheroit à la vie et à moi.

« Quelque temps après, la guerre éclata. Amélie devint d'une agitation effrayante. Dès le matin, ce n'étoit plus par le sentier qu'elle se rendoit à l'église ; c'étoit

par le village : elle s'arrêtoit auprès de chacun, regardoit tout le monde avec inquiétude. Elle ne se promenoit plus dans le parc ; toujours sur la grande route, elle sembloit attendre, aller au-devant de quelqu'un. Souvent accablée de fatigue, elle s'appuyoit contre les arbres ; mais dès qu'elle avoit repris un peu de force, elle continuoit sa marche, ne rentroit que tard, revenant à regret sur ses pas.

« Amélie touchoit au dernier mois de sa grossesse. Je craignis que cette agitation ne fût nuisible à sa santé, ne détruisît votre existence ; car je vous aimois, mon fils, avant que vous fussiez au monde ! Frémissant aussi que cette conduite d'Amélie ne fût mal interprétée, un matin qu'elle étoit restée plus long-temps que de coutume à l'église, j'allai

l'y trouver ; elle étoit prosternée contre terre : je me mis à genoux près d'elle ; je la suppliai de soigner son enfant. Elle me regarda ; son visage étoit baigné de larmes. Je la pris dans mes bras. « Pleurez avec moi, mon Amélie !
« que vos larmes tombent sur mon cœur ;
« mais que je les voie seul ! Craignez
« qu'on ne vous croie coupable ! » —
« Coupable, reprit-elle, oh ! non, ja-
« mais coupable ! Il m'a laissé au moins
« le bonheur de prier pour lui ! »
Je voulus l'emmener. « Non, non, me
« dit-elle tout bas ; il y a eu une bataille :
« je respire, moi !..... Mais lui !..... »
Et elle se prosterna de nouveau. J'osai rappeler à Amélie ses devoirs, ce Dieu qui pouvoit *le punir !*..... Oui, mon fils, votre père si sévère étoit réduit, pour sauver vos jours, à entourer votre mère

de craintes superstitieuses pour celui qu'elle aimoit.

« Je réussis. Amélie effrayée prit mon bras, et m'entraînoit pour sortir de l'église. Revenu dans sa chambre, je lui demandai depuis quand elle aimoit. — Elle couvrit son visage de ses mains, et me répondit : « Élevés ensemble, je n'ai « jamais respiré sans penser à lui. » — Tout à coup elle se précipita à mes pieds. — « Dites-moi que vous me pardonnez, « oh ! dites-le-moi ; que Dieu lui par- « donne aussi. » — Mon fils, je pensai à vous, et je pardonnai. — Mon fils, j'ai pu supporter la plus cruelle douleur pour vous sauver, et vous ne pouvez vaincre un sentiment qui me rendroit la vieillesse odieuse !

« Voulant dérober à mes gens l'état d'Amélie, je devins sa garde, son sou-

tien, son consolateur; je voyois en elle votre mère, et cherchois à vous la conserver.

« Une nuit que j'avois passée toute entière près de son lit, vers le matin le sommeil m'ayant surpris, je fus éveillé par ses pleurs. Je m'approchai. A travers ses rideaux je la vis à genoux; elle prioit. « Mon Dieu, disoit-elle, je « n'ai pas eu un jour de bonheur, « et je meurs à dix-sept ans! Pour « ma jeunesse, pour tant de larmes « que j'ai versées, mon Dieu, qu'il « vive! accordez-moi qu'il vive! » — J'agitai son rideau; elle se cacha dans son lit, et je l'entendois étouffer ses sanglots.

« Ma sévérité, mes principes même avoient fait place à la plus tendre compassion. Je ne pouvois me défendre d'une

secrète horreur en attendant la nouvelle de cette bataille. Le moindre bruit effrayoit votre mère ; elle ne me quittoit plus : on fut donc obligé de me dire devant elle que quelqu'un me demandoit. — Amélie se précipita avant moi vers la porte, aperçut Sophie, devina trop le malheur qu'elle venoit lui annoncer, et tomba sans connoissance.

« Nous la portâmes sur son lit. En revenant à elle, Amélie mit sa main sur la bouche de Sophie, comme effrayée d'entendre ce qu'elle avoit à lui dire. Elle ferma les yeux ; des larmes s'en échappoient ; elle ne respiroit, ni ne parloit. Sophie, à genoux près d'elle, cherchoit à la ranimer par la douleur même, lui rappeloit son jeune frère, l'aimable Alfred, lui demandoit de le pleurer avec elle. Amélie, sans ouvrir

les yeux, lui répondit : *Ma vie est finie.* — Je lui parlai de vous, de moi, du ciel même. Ses yeux restèrent fermés ; elle joignit les mains : *Pardon et pitié*, me dit-elle *! ma vie est finie.* — Et le soir elle mourut en vous donnant le jour. »

Mon père n'ajoutoit ni réflexions, ni prière, ni défense ; ses peines m'en disoient assez. Je résolus d'aller le retrouver ; auparavant je courus chez madame de Rieux : « Plus de bonheur « pour nous, jamais de bonheur, lisez. — Je lui remis la lettre de mon père ; elle commençoit à la parcourir tout bas. Je lui demandai de la lire haut. Je voulois l'entendre encore, m'en pénétrer, me détailler tous ces malheurs qu'il avoit éprouvés.

La légèreté avec laquelle madame d'Estouteville avoit disposé du sort de ma mère m'indignoit ; cette longue souffrance, cette mort soudaine me jetoient dans des angoisses que je ne puis exprimer.

Madame de Rieux pleuroit en lisant, me regardoit et pleuroit encore davantage. — « Je ne saurois excuser ma « pauvre grand'mère, me dit-elle ; ne « me la faites pas haïr, il ne lui reste « que moi. » — « Qu'elle a été cruelle ! » — « Je l'ai toujours vue bonne. Mon « Dieu ! est-ce que l'âge rend si différent « de soi-même ? » — « Adieu, ma chère « Athénaïs, adieu; je vous aime autant « que jamais, je vous aime plus que ma « vie. Ce n'est pas vous qui êtes cou- « pable. » — « Ah ! s'écria-t-elle, pour « l'amour de ma mère, qui a tant aimé

« Amélie, ne prononcez pas *adieu pour* « *toujours!* » — Je n'en avois pas la pensée: je n'osai pas examiner si je le devois; je ne pouvois envisager ni un retour vers elle, ni la possibilité de m'en séparer.

— « Eugène, je vous l'ai dit: en mou« rant, ma mère m'a laissé le portrait « de la vôtre; c'est le seul bien qu'elle « m'ait ordonné de conserver. Depuis « que je vous aime, il ne m'a pas quitté « un instant; chaque jour je lui adresse « mes promesses de vous rendre heu« reux. » — Je demandai à voir ce portrait de ma mère, et les larmes me suffoquèrent. Elle ! si bonne ! si douce ! qui, avec tant de résignation, disoit sans se plaindre : *pas un jour de bonheur, et je meurs à dix-sept ans !* Je m'agitois, ne savois que répéter : « Par « qui ma mère a-t-elle tant souffert? »

— « Mais moi! Eugène, reprit madame « de Rieux, vous l'avez dit, je ne suis « pas coupable. »

Je ne répondois pas, ne pouvois lui répondre; je ne pensois qu'à la cruelle légèreté de madame d'Estouteville. Mon silence effraya Athénaïs. — « Eugène, « me dit-elle, jamais je ne me serois sé- « parée du portrait de votre mère; .... « si vous devez cesser de m'aimer, dé- « tachez-le vous-même de mon cou, « portez-le à votre père; tandis que, « seule ici, j'expierai des malheurs « qu'assurément je n'ai pas causés. » —

Ses reproches me rendirent à moi-même. Moi! cesser de la chérir! Eh! que deviendrois-je? n'occupe-t-elle pas toute mon ame? — Ah! que de serments nous fîmes de nous aimer toujours, cependant sans oser prévoir si

jamais nous serions unis! Avec quelle tendresse je l'appelois *mon Athénaïs !* Ce nom rassuroit mon ame, calmoit mes craintes, répondoit à toutes les pensées déchirantes qui venoient m'assaillir. — « Je vais trouver mon père ; dites-« moi que vous y consentez. Je l'a-« vouerai, dans ce moment j'irois éga-« lement si vous vous y opposiez ; cepen-« dant il me sera doux que vous vouliez « être bien pour lui. » — « Je consens à « tout, me répondit-elle, hors à perdre « votre affection. » — « Bonne Athé-« naïs ! »

Je regardai encore le portrait de ma mère ; je l'approchai de mes lèvres avec un sentiment religieux. « Il vous a été « confié, ma chère Athénaïs, gardez-le ; « peut-être il nous protègera, nous ins-« pirera quelque moyen d'être moins

« misérables. » J'osai la presser contre mon cœur, et je m'échappai pour aller rejoindre mon père.

CHAPITRE IX.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai chez mon père. Je le trouvai seul dans ce grand salon. Pas de livres, à peine de lumière, rien autour de lui qui eût pu le distraire. Il étoit visible qu'il avoit passé le jour à réfléchir, à s'inquiéter sur sa situation et la mienne.

Lorsqu'il me vit, il leva ses mains et ses yeux vers le ciel, et se détourna pour me cacher son émotion. Pourquoi me la cacher? Avec des droits éternels à ma reconnoissance, fort de ses intentions, de sa bonté, il a cru sans injustice pouvoir prétendre à me subjuguer. Hélas! il eût mieux valu pour tous deux

qu'il eût cherché à rapprocher mon cœur du sien. Ses peines m'étoient insupportables ; j'étois venu pour les partager, les adoucir ; et je n'osai même pas lui parler de l'objet qui nous intéressoit le plus.

« Je vais vous mener à l'appartement « que je vous ai fait préparer, me dit-il ; « car celui que vous occupiez dans votre « enfance ne vous convient plus. » — « Mon père, m'écriai-je vivement ému, « vous m'attendiez donc ? » Il me regarda comme surpris que j'en eusse douté. Mon père m'attire par ses vertus, par cette conviction qu'il m'a donnée de sa tendresse pour moi : aussitôt il m'éloigne par sa froideur, par cette volonté immuable que rien ne peut faire fléchir. Combien nous différons !... Tout m'émeut, m'agite ; mon cœur, mon ame m'entraînent ; la raison seule le

conduit. Le meilleur sentiment lui paroîtroit une foiblesse, s'il ne se croyoit pas toujours maître de lui commander.

En passant devant un appartement qui tient au salon, il s'arrêta et me dit: « C'est ici la chambre de votre mère. » — Comme il se trompe sur les impressions qu'il veut me donner! Il pensoit réveiller mes regrets, exciter mon ressentiment, et je ne sentis que les doutes de son cœur; je fus affligé qu'il crût devoir me rappeler ses peines, pour espérer que je les sentisse assez. Il ajouta avec un profond soupir : « Elle y a bien souffert. » — « Oui, lui répondis-je, mais on y meurt jeune. » — Il me regarda étonné, et s'en alla.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, j'allai au sentier qui conduit à l'église, et que ma mère suivoit chaque matin. Que

de pensées tristes m'occupoient ! La vie ne m'offroit qu'un avenir douloureux. J'enviois à l'aimable Alfred la douceur d'avoir été si parfaitement aimé ; je lui enviois même ce repos de la mort qui avoit suivi cet amour si tendre dont mon cœur a besoin. Ma pauvre mère ! combien elle a dû souffrir lorsqu'il ne lui a plus été permis d'abandonner son ame à la douleur ! Ah ! madame d'Estouteville, vous n'avez pas pensé à cette situation où les larmes mêmes sont interdites et deviennent des fautes !

Ce sentier n'a rien de triste ; j'y ferai planter les arbres consacrés à la mélancolie et à la mort.

J'allai à l'église, je demandai au curé s'il avoit connu ma mère. — Il soupira ; c'étoit me répondre. Ses yeux se remplirent de larmes en me mon-

trant sa place. — « Elle venoit ici tous « les jours, me dit-il. Bien souvent j'ai « vu des pauvres à genoux derrière elle, « attendant avec confiance qu'elle eût « fini de prier. En s'en allant, elle les « devinoit et leur donnoit ; car jamais « les pauvres n'ont été obligés de lui « demander deux fois. » — Je le priai de m'envoyer le nom, l'état de toutes les familles dont ma mère prenoit soin. — « Prenoit soin ? reprit-il. Non, elle « ne prenoit pas soin ; elle donnoit in- « différemment à tous les malheureux « qui se présentoient. Monsieur le comte « encourage et paye le travail. Madame « la comtesse secouroit la douleur ; triste, « pensive, les pauvres mêmes évitoient « de la distraire ; ils se bornoient à se « mettre sur son passage ; c'étoit assez « pour eux et pour elle. »

A l'heure du dîner, je revins près de mon père ; loin de me ramener au souvenir de ma mère, il parut éviter d'en prononcer le nom.

Le soir il fit une grande promenade ; je l'accompagnai. Le jour commençoit à tomber, quand nous retournâmes sur nos pas. Cette obscurité enhardit mon courage ; j'arrêtai mon père lorsqu'il alloit rentrer dans le château. — « Rassurez-moi, lui dis-je. Après cette mort « cruelle, combien vous fûtes malheu- « reux ! » — « Oui, mon fils, mais le « temps et la volonté finissent toujours « par donner la force de vaincre ses pas- « sions, et même ses peines. » — « Mon « père, qui vous soigna dans ce pre- « mier instant ? » — Il ne me répondit point, hâta sa marche ; je ne le quittai pas. — « Mon père, par pitié, ras-

« surez mon cœur ; dites-moi qui resta « près de vous dans ce premier mo-« ment? » — Il évitoit de me répoudre. Enfin, poursuivi par mes questions, il me dit en baissant les yeux : « Sophie. — « Ah ! je respire, m'écriai-je ; So-« phie se placera donc entre madame « d'Estouteville et Athénaïs ! » — Si « Sophie eût vécu, peut-être serois-je « moins sévère, reprit-il ; mais ma-« dame de Rieux a été élevée par sa « grand'mère ; elle l'aime ; Dieu pré-« serve que vous lui fassiez oublier ce « premier devoir. Athénaïs a dû con-« tracter la légèreté cruelle de madame « d'Estouteville, son égoïsme froidement « barbare ; je vous empêcherai, mon » fils, d'être aussi malheureux que l'a « été votre père. Jamais Athanaïs ne « sera ma fille. » — Il s'éloigna avec pré-

cipitation ; je n'avois plus la force de le suivre.

Le voilà donc prononcé cet arrêt que je voulois éviter ! Serai-je condamné à être un fils ingrat ou un ami perfide, parjure ? Et quand je voudrois choisir, le pourrois-je ? Mon père, c'est ma religion. Athénaïs, c'est ma vie.

J'errois dans ses jardins, sans savoir où j'étois. Après avoir envisagé l'horreur de ma situation, j'en reprenois une nouvelle, pour en épuiser de même tous les côtés douloureux.

Il étoit onze heures lorsque je m'entendis appeler ; mon père étoit à table. « J'ai craint, me dit-il, que vous ne fus- « siez souffrant, car c'est la première « fois que vous me faites attendre. » — Il mangea peu, me regardoit souvent, et détournoit promptement les yeux ;

il sembloit qu'avec la volonté de m'affliger, il craignoit d'en envisager l'effet. Les jours suivants, même silence, même chagrin.

J'écrivis à Athénaïs pour lui peindre ma douleur, mon affection plus vive encore. Que de serments de lui appartenir un jour! avec quelle anxiété je lui répétois que nous étions éloignés, sans être séparés! Cependant je me crus obligé de lui apprendre cette terrible résolution, et je frémissois en écrivant: *Jamais Athénaïs ne sera ma fille!*

On me remit la réponse de madame de Rieux devant mon père. J'étois si ému, que je m'assis pour la lire, et puis je sortis de la chambre pour la relire encore. Ma douce amie trembloit à l'idée de m'affliger, comme à l'aspect d'un malheur. — « Je prévoyois depuis

« long-temps la décision de votre père, « m'écrivoit-elle ; je vous conjure de « ne vous préparer aucun remords : « qu'il voie toujours en vous un fils « tendre et respectueux. » — Elle m'avouoit qu'elle n'avoit pas eu le courage de parler de ma mère à madame d'Estouteville, mais qu'involontairement elle ne se sentoit plus la même pour elle.

Voilà donc encore un intérieur troublé! Avant de me connoître elles étoient heureuses ......

CHAPITRE X.

QUE la vie m'est importune ! et cependant il n'y a personne, pas même moi, que je puisse entièrement blâmer; personne que je voulusse haïr, ou dont j'aie un droit certain de me plaindre.

Avec des sentiments que je crois purs et bons, je suis malheureux. J'estime mon père comme la vertu, la morale elle-même, et il me rend malheureux. Madame d'Estouteville, qui me paroissoit si aimable, si indulgente; madame d'Estouteville, par ses qualités, et, oserois-je le prononcer, par ses fautes, me rend aussi malheureux. Athénaïs, que

j'aime si chèrement, quand elle s'afflige je désirerois presque n'en être plus aimé : si je pouvois le craindre, je voudrois mourir.... Mourir d'amour! combien les ames froides riroient de cette expression !

Hier, mon père parloit de places, de fortune, de distinctions; je l'écoutois, confondu qu'il pût y attacher du prix. Apparemment que mon ambition, plus jeune que moi-même, est si cachée dans mon ame, que je ne devine pas encore ses jouissances.

J'aime, et mon cœur ne connoît que le besoin, que le bonheur d'être aimé d'Athénaïs. Heureux par elle, sûrement alors je deviendrois sensible aux succès, à la gloire; il me faut un regard d'Athénaïs pour éclairer et ranimer mon ame.

Les jours se succèdent sans que mon père puisse me reprocher la moindre négligence dans mes devoirs envers lui, ni qu'il ait à espérer un moment de distraction dans mes sentiments pour elle.

Je sens que ma douleur pèse sur son ame. Aussi, loin de m'en servir comme d'un misérable artifice pour le toucher, j'évite de lui montrer ma peine; mais je dédaigne également de lui dissimuler mon amour.

On porte chez mon père toutes les lettres qu'on envoie à la poste. C'est un usage établi avant que je fusse au monde. Il les met lui-même dans une boîte qu'il ferme soigneusement, pour qu'en allant jusqu'à la ville voisine, on n'en égare aucune. Chaque jour je lui remets une lettre pour madame de

Rieux, chaque jour aussi m'apporte une réponse. La seule différence, c'est qu'au lieu de me donner cette lettre, il la pose sur une table : il croiroit autoriser notre amour si l'écriture d'Athénaïs passoit de ses mains dans les miennes.

Comme, à chaque preuve de son éloignement pour elle, mon cœur se rattache à son amour, voudroit pouvoir la chérir davantage ! Cependant que je souffre ! Souvent je m'éloigne de mon père, pour me le représenter comme dans les premiers jours de ma jeunesse, lorsqu'ignorant les passions, je croyois, sinon à son indulgence, du moins à son désir de me rendre heureux. Quelquefois j'aurois besoin qu'Athénaïs osât se plaindre de lui pour me raccoutumer à le défendre ; mais Athénaïs respecte mes

devoirs ; elle m'aime, et jamais ne m'écrit un mot que mon cœur voulût effacer.

CHAPITRE XI.

Aujourd'hui la boîte est revenue ; non seulement elle m'a rapporté une lettre d'Athénaïs, mais une aussi de madame d'Estouteville. Mon père a frémi en reconnoissant l'écriture de la maréchale : pour moi, j'ai été persuadé que dès qu'elle consentoit à m'écrire, elle pouvoit s'excuser. D'ailleurs, elle m'a toujours montré tant d'égards pour lui, que parfaitement sûr des sentiments de mes deux amies, je lui ai dit : Per« mettez que je vous remette la lettre de « madame d'Estouteville sans l'ouvrir ; « c'est par vous sur-tout que je désire

« qu'elle soit lue. » — « Non, m'a-t-il « répondu, éloignez même son écriture « de mes yeux ; cette femme a fait toute « la peine de ma vie. » — « Mon père, « ayez cette bonté, cette seule complai- « sance ; lisez la lettre de madame d'Es- « touteville. » — « Vous êtes donc bien « sûr de ce qu'elle contient ? a-t-il re- « pris avec amertume. » — Et ce moyen que je croyois infaillible, puisque je lui donnois une lettre que je ne connoissois pas encore ; ce moyen qui me sembloit fait pour vaincre sa défiance l'a augmentée ; il a cru que c'étoit un projet imaginé par elle, pour le convaincre malgré lui. Enfin il accuse cette malheureuse femme de tout ce qui peut lui déplaire ; et ce qu'il eût approuvé jadis, aujourd'hui lui paroît un piège pour le ramener. S'il m'accorde encore

des intentions pures, il ne me suppose plus une action simple. Hélas! il est malheureux, et presqu'aussi malheureux que moi.

Je le répète, si je pouvois cesser, pour un moment, de l'aimer, secouer le joug, disposer de mon sort, je serois moins à plaindre : mais les bontés de mon père me sont présentes pour commander à ma passion ; ses peines sont là, pour m'excuser son injustice. Non, non, quatre mois d'amour n'effaceront point vingt années de respect, d'attachement et de soins. Mon père, vous resterez dans mon cœur : cependant combien vous me détachez de tout avenir !

CHAPITRE XII.

Lettre de Madame d'Estouteville.

« Me voilà donc obligée de comparoître à ce tribunal de deux têtes de vingt ans, de deux cœurs aux premiers jours de leur passion ! Quand, à mon âge, je me vois prête à me soumettre à ce jugement, je me crois insensée, et trouve que la seconde enfance est encore plus déraisonnable que la première. N'importe, j'ai aussi ma passion qui me domine. Mon Athénaïs souffre, et son chagrin m'empêche d'examiner ses torts.

« Cependant, combien elle est coupable envers moi ! Elle se renferme pour

pleurer seule, m'abandonne tout le jour; et le soir, j'aperçois trop la violence qu'elle se fait pour venir m'accorder quelques instants. J'aurois droit de me plaindre, mais ne puis que m'affliger: qu'il faut qu'Athénaïs soit malheureuse pour être si différente d'elle-même!

« Aussitôt après mon mariage, je m'étois si tendrement attachée à la sœur de monsieur d'Estouteville, que nous étions devenues inséparables. A sa mort, je me chargeai de sa fille et l'ai toujours regardée comme la mienne.

Monsieur d'Estouteville n'aimoit que son fils aîné; lui seul, dès l'âge le plus tendre, étoit admis près de lui dans le salon. Alfred, Sophie, Amélie restoient dans leur appartement, et ne venoient dans le mien que lorsque leur père étoit absent.

« Il s'établit entre eux une espèce de famille à part. Si Alfred, Amélie eussent été seuls, leur extrême affection auroit éveillé ma prudence ; mais Sophie étoit avec eux, Sophie les chérissoit autant qu'ils s'aimoient; et sa présence jetoit une couleur égale et fraternelle sur leur liaison.

« La préférence, si hautement avouée, de monsieur d'Estouteville pour son fils aîné m'indignoit. Hélas ! croyant seulement dédommager mon second fils, je me laissois aller à la même injustice, et ne pensois qu'à mon Alfred. Il venoit d'avoir dix-neuf ans, lorsque son père me déclara qu'il devoit prononcer ses vœux. Son entrée dans l'ordre de Malte étoit une chose convenue, décidée depuis sa naissance; il portoit même la croix dès le berceau : aussi,

quelle fut ma surprise lorsqu'il me demanda du temps pour se résigner à sacrifier sa liberté?

« Je ne savois comment faire part de cette réponse à monsieur d'Estouteville, l'homme le plus despote qui ait jamais existé. Peut-être devrois-je aujourd'hui comme alors jeter un voile sur ses défauts; mais il s'agit du bonheur d'Athénaïs, et je ne puis me taire.

Dans le monde on me croyoit maîtresse absolue de mes enfants. Je paroissois tout diriger dans ma maison, parceque monsieur d'Estouteville dédaignoit de transmettre ses ordres à un autre qu'à moi; au fait, je ne décidois sur rien, ne disposois de rien, et chaque matin, en trois mots, il me signifioit ses volontés.

« Je l'avois épousé fort jeune, lui

étois entièrement soumise, et je savois trop combien il étoit inutile de chercher à l'attendrir. Ce fut donc Alfred que j'essayai de ramener : il me répondoit avec calme, mais différoit toujours le moment de s'engager. Cette résolution dans le caractère le plus doux, le plus tendre, ne pouvoit qu'être l'effet d'une passion ; et j'avois presque deviné ses sentiments, lorsqu'il me les avoua.

« Alfred, Sophie, à genoux devant moi, me firent promettre que je tenterois de fléchir monsieur d'Estouteville. Dieu m'est témoin si je les aimois, et n'aurois pas donné ma vie pour le bonheur d'Alfred.

« Aux premiers mots que je hasardai, monsieur d'Estouteville ne parla que d'éloignement, de séparation, de la né-

cessité d'arracher mes enfants à ma foiblesse. Une commanderie, que ses pères avoient fondée lors de la création de l'ordre, étoit vacante, et, par le mariage d'Alfred, sortiroit de sa maison. D'ailleurs il ne pouvoit supporter l'idée de partager sa fortune entre ses deux fils.

« Monsieur d'Estouteville ordonna qu'Amélie partiroit le lendemain pour l'abbaye de Chelles, s'y feroit religieuse, ou du moins n'en sortiroit pas, même pour une heure, tant qu'il existeroit.

« Ce fut lui qui voulut conduire sa nièce au couvent. Alfred resta près de moi : Sophie, qui avoit un peu de la fermeté de son père, l'encourageoit à une respectueuse résistance. Monsieur d'Estouteville s'en aperçut, et la mit dans un monastère différent de celui où étoit Amélie.

« Désolée de la dispersion de ma famille, je connoissois trop le monde pour laisser pénétrer par un air chagrin ce genre de peine qu'il étoit nécessaire de cacher. Ma maison resta ouverte et brillante comme de coutume. J'abandonnois mes jours, ma vie à des indifférents. On me croyoit heureuse, peut-être envioit-on ma destinée; tandis que mon cœur étoit rempli d'inquiétude et de douleur. Mes enfants souffroient! Mais ce n'est pas moi qui les faisois souffrir.

« Dès qu'Alfred, mon aimable Alfred me savoit seule, il venoit me parler de ses peines. Trouvant dans sa mère la plus tendre amie, il lui suffisoit d'être près de moi pour devenir plus tranquille. Et quelle étoit mon occupation? D'adoucir aux yeux d'Alfred la sévé-

rité de son père; d'affoiblir auprès de monsieur d'Estouteville la désobéissance d'Alfred. Lorsqu'ils ne s'entendoient que par moi, ils se croyoient toujours au moment d'être contents l'un de l'autre; s'ils se parloient, les emportements de monsieur d'Estouteville désespéroient mon pauvre Alfred : que j'étois malheureuse!

« Je suis bien vieille, et ne conçois pas qu'en disant, *J'étois malheureuse!* on ne ramène pas vers soi l'esprit le plus prévenu.

« Mon Alfred ne jouit pas long-temps de la consolation d'être près de moi; son père craignoit que, trop foible et trop tendre, je n'encourageasse sa désobéissance; il lui fit donner l'ordre de rejoindre son régiment.

Quelques jours avant son départ,

monsieur d'Estouteville me dit devant lui : « Amélie a regagné mon estime ; « elle m'a écrit ce matin qu'elle consen-« toit à se faire religieuse, plutôt que « de porter le trouble dans ma famille. » Il nous quitta sans attendre de réponse. Dès qu'il fut sorti, Alfred se jeta à mes pieds. « Voilà ce que je redoutois, s'é-« cria-t-il ! ma mère, mon excellente « mère, sauvez Amélie d'elle-même ; « elle est douce, craintive : mon père « lui aura persuadé qu'elle feroit notre « malheur à tous ; et elle se sacrifie pour « moi ! » Sa douleur, son inquiétude ne connoissoient plus de bornes. Le lendemain matin, il vint trouver son père, et lui déclara devant moi qu'il consentoit à partir le jour même pour Malte, s'il lui promettoit de rappeler Sophie et Amélie ; qu'il y prononceroit

ses vœux, à condition qu'Amélie n'en fît jamais.

« Monsieur d'Estouteville fut indigné que son fils osât lui prescrire des conditions ; cependant il me permit de lui faire espérer qu'elles seroient acceptées, mais seulement lorsqu'il auroit obéi.

« Mon pauvre enfant plus tranquille partit, s'engagea dans l'ordre, et Amélie revint chez moi. Elle n'avoit pas seize ans, Alfred en avoit dix-neuf ; je me persuadois que cet amour d'enfance se dissiperoit avec les distractions de la jeunesse.

« Qui ne l'auroit pensé comme moi? Amélie pieuse, résignée, ne témoignoit que le désir d'éloigner le sentiment dont elle étoit occupée. Alfred m'écrivoit sans cesse pour me recommander

le bonheur d'Amélie ; il sembloit avoir renoncé au sien, et ne me parloit plus de son amour.

« Quoique soumis, mon Alfred ne pouvoit obtenir la permission de quitter Malte. Plusieurs fois j'avois sollicité son retour ; monsieur d'Estouteville m'avoit toujours refusée. Enfin il me signifia que tant que mademoiselle d'Estaing ne seroit pas mariée ou religieuse, il ne permettroit point à son fils de venir près d'elle entretenir une passion que l'honneur ne lui permettoit pas d'encourager.

« Alfred avoit prononcé ses vœux, pour sauver Amélie de l'horreur du cloître ; Amélie promit de se marier, pour rendre Alfred à sa famille.

« Le comte de Rothelin se présenta ; son rang, sa fortune le rendoient un

parti trop brillant pour ne pas flatter l'orgueil de monsieur d'Estouteville; il consentit donc avec joie à cet établissement.

« Chacune des lettres d'Alfred me conjuroit de marier Amélie, d'assurer son indépendance et sa liberté ; chaque jour elle me voyoit malheureuse, et pleurant l'absence d'Alfred. Séduite par l'espérance de rendre un fils à sa mère, elle promit à son oncle, sans me consulter, d'épouser le comte de Rothelin.

« Dès que monsieur d'Estouteville eut obtenu ce consentement, il craignit que la sincère Amélie n'avouât à votre père les sentiments qu'Alfred lui avoit inspirés. Quoique monsieur d'Estouteville les traitât de folie, il sentoit cependant que cet aveu pourroit rendre

cette union malheureuse. Ce fut lui qui exigea que jamais sa nièce ne verroit le comte seul avant son mariage. Votre père approuva cette mesure, parceque n'étant point contraire à nos mœurs, elle entroit dans la sévérité de ses principes.

« Lorsque votre père me demanda la main d'Amélie, je ne doutai pas que monsieur d'Estouteville ne fût séduit par la proposition d'un mariage si désirable. Voulant laisser à ma pauvre Amélie le temps de rassurer son cœur, je confiai à monsieur de Rothelin le désir que j'avois de ne pas l'établir avant deux ans. Hélas ! il n'aperçut dans cette résolution que le regret de la lui voir préférer à ma fille. Enfin, cette destinée qui semble favoriser les évènements dont il ne doit résulter que des suites fu-

nestes, cette destinée entraînoit votre père.

« Que ses reproches sont injustes ! Assurément il n'étoit pas homme à demander un conseil; et la réflexion même lui inspiroit de la défiance.

« Dès l'instant où monsieur d'Estouteville connut les intentions de votre père, il résolut de lui donner Amélie. J'osai m'y opposer encore : il ne m'accorda qu'un jour pour me décider à conduire Amélie au couvent, ou à consentir à la marier. Effrayée de la voir à seize ans prête à consumer sa jeunesse dans un amour sans espoir, je me persuadai que par la suite ce sentiment du devoir qui satisfait et console, les bontés de monsieur de Rothelin, son noble caractère, les distractions du monde, effaceroient ces premières impressions.

« Cependant, plus tremblante qu'elle même, je l'accompagnai à l'autel; mais Amélie pria, et j'espérai.

« Je ne me fais qu'un reproche, c'est de n'avoir pas lutté plus fortement contre la volonté de monsieur d'Estouteville. Toutefois, aujourd'hui même je suis encore persuadée, que, loin de le convaincre, je n'aurois fait que l'irriter.

« Votre père emmena sa femme: Alfred revint; son cœur étoit rempli de souffrance et d'amour; nous passâmes six mois ensemble; monsieur d'Estouteville menant dans le monde son fils aîné, moi, restant avec mon cher Alfred.

« La guerre se déclara : mon fils, mon Alfred, fut mortellement blessé; je ne puis encore tracer ce mot sans frémir! Je l'adorois, n'existois que pour

lui, et mon Alfred n'étoit plus! Mourante moi-même, je m'occupai d'Amélie. Mon cœur vouloit se persuader que mon fils me verroit encore soigner celle qu'il avoit aimée; je lui envoyai ma fille. Sophie près de moi, Sophie absente, ma douleur, mes regrets, étoient les mêmes : je ne pouvois être consolée.

« En apprenant sa fin, je la pleurai comme si je perdois Alfred une seconde fois. A son retour, Sophie m'avoua qu'après la mort d'Amélie, votre père désespéré m'accusoit de son malheur. Ma fille ne pouvoit me justifier sans accuser son père ; entre deux devoirs également sacrés, le silence seul est permis.

« Cependant, à genoux près de votre petit berceau, couvrant votre visage de

larmes, apaisant vos premiers cris, elle dit à votre père: « Je vous conjure, « au nom d'Amélie, de m'avertir si ja- « mais cet enfant est malade et a besoin « d'une mère. Je demande à Dieu que « cet enfant respecte son père, comme « dans ce moment je respecte le mien... « Si Amélie vivoit, je prierois pour « qu'il aimât sa mère comme j'aime la « mienne. » — Elle s'en alla, et dans la suite ce respect qui empêchoit Sophie de blâmer son père vint encore augmenter les préventions du vôtre contre moi.

« Depuis lors, monsieur de Rothelin, pour me fuir, s'éloigna de toute société. Nous cessâmes de nous voir, mais sans nous permettre un mot qui pût éveiller l'attention du public. Le silence étoit un devoir plus impérieux pour moi que

pour lui..... Je le savois tourmenté par un sentiment de haine, et je ne pouvois me défendre ; cependant il y a tant de confiance dans une ame pure, que j'étois encore plus surprise qu'affligée de son injustice. Sûre de sa conduite, avec quelle espérance, quelle certitude on se fie à l'avenir pour être mieux connue! Souvent même il m'arrivoit de plaindre votre père, et de me dire, qu'il se reprochera de m'avoir mal jugée!

« La campagne suivante mon fils aîné nous fut enlevé. C'est alors que je sentis combien je l'aimois! Les espérances de monsieur d'Estouteville étoient anéanties : je ne me permis pas de lui dire que nous avions contribué à notre malheur; j'avois trop su qu'Alfred s'étoit exposé en homme qui veut mourir.

« Monsieur d'Estouteville maria Sophie à un homme de son nom. Toujours souffrante depuis la mort des deux amis de son enfance, peu d'années après je la vis dépérir, s'éteindre, et finir; mes soins ne purent la sauver. Elle me confia sa fille, mon Athénaïs, qui ne me consola point de la perte de mes enfants, mais me promit une destinée nouvelle à rendre heureuse.

« Vous savez que mon premier désir fut de vous la donner; car j'espérois que le temps adouciroit la haine de votre père, et le rendroit capable de se demander, si moi, qui n'avois jamais affligé personne au monde, j'aurois pu navrer de douleur mon Alfred, celle qu'il aimoit, et que j'avois élevée comme ma fille? j'ai attendu long-temps; je me flatte encore.

« Constamment occupée d'Alfred, d'Amélie, je cultivois avec soin dans Athénaïs les qualités qui les avoient rendus si aimables. Je vous la destinois en me disant, le fils d'Amélie sera heureux par elle; sa voix, encore inconnue, mais déjà chérie, m'appellera sa mère.

« Votre père, ignorant les motifs qui m'ont entraînée, m'accuse d'avoir disposé trop légèrement du sort d'Amélie: il ne me voit qu'avec les torts qu'il me suppose, et ne daigne pas se rappeler combien j'ai été malheureuse.

« Eugène, dites lui que vous avez risqué d'affoiblir dans l'ame d'Athénaïs sa reconnoissance, son attachement pour moi; d'Athénaïs qui reste seule à mon affection et à mes regrets. Dites à votre père que vous m'avez enlevé

mon dernier bonheur; que vous avez peut-être laissé ma vieillesse solitaire, que vous m'avez peut-être ôté les consolations de mon dernier enfant; dites-le-lui, et il ne voudra plus me haïr : ne sera-t-il pas assez vengé? »

La lettre de madame d'Estouteville me fit éprouver un calme, une espérance que la sévérité de mon père ne pouvoit plus détruire. Je la renfermai sous enveloppe, et l'adressai à mon père, avec ces seuls mots : « Je ne vous prie « pas de la lire actuellement; mais gar- « dez-la pour le jour où vous aurez « besoin de vous justifier votre fils. »

CHAPITRE XIII.

Les jours suivants mon père, morne, abattu, oublioit même de me parler. Je me persuadai qu'il avoit lu la lettre de madame d'Estouteville à l'embarras qu'il éprouvoit. Ce n'étoit plus l'homme qui croyoit avoir raison sur le passé, mais bien celui qui pensoit encore ne pas se tromper sur l'avenir.

Dans une perpétuelle contrainte l'un vis-à-vis de l'autre, il me devint impossible de rester près de lui. Je passois les jours entiers à la chasse. Un exercice violent, une fatigue accablante me procuroient seuls un peu de

sommeil. Je sentois s'éteindre mes forces, ma santé, ma jeunesse.

Rentrant un soir plus tard que de coutume, et au moment où mon père alloit souper, il s'arrêta devant moi en passant, me regarda, et me dit: « Vous « ne pouvez donc surmonter un senti- « ment qui feroit mon malheur? » — « Le surmonter? jamais. Le sacrifier? « toujours. » — « Ne craignez-vous pas, « mon fils, que cet exercice immodéré « ne nuise à votre santé? » — « Mon « père, je ne le crainspas. » Il baissa les yeux, et ne me parla plus de la soirée.

Le lendemain à l'heure ordinaire on apporta les lettres; et suivant son usage il posa sur la table celle de madame de Rieux. Je la pris, je sortis pour la lire; ainsi que moi n'osant en-

trevoir aucune espérance et dégoûtée de l'avenir, elle m'écrivoit : « Je vis « seule; ma plus douce pensée est d'of- « frir à votre mère souffrance pour « souffrance, malheur pour malheur, « années pour années; car je suis bien « jeune, et comme elle je voudrois « mourir. »

Ah! j'avois la force nécessaire pour supporter mes peines, mais celles d'Athénaïs me laissoient sans courage.

Mon père ne me voyoit plus qu'aux heures des repas; encore étoient-ce les dehors de convenances qui me ramenoient. Tout le jour, au milieu des bois, je luttois dans ces combats intérieurs qui usent et l'esprit et la vie.

Une après-dinée qu'il faisoit un temps affreux, mon père s'approcha de moi avec timidité. Lui, réduit à me crain-

dre ! et je me plaignois ! — « Mon fils, « me dit-il, vous n'êtes pas bien, ne sor- « tez pas aujourd'hui, votre père vous « en prie. » — Il s'en alla sans attendre ma réponse ; et je restai comme attaché dans cette chambre : il m'auroit été impossible de sortir.

Accablé d'idées sombres, je sentois sans regret mes forces diminuer, ma jeunesse se flétrir. « Près de ma fin, « me disois-je, il permettra que la main « d'Athenaïs presse la mienne. »

Foible, fatigué, je m'étois jeté sur un canapé, et m'y étois endormi. En m'éveillant je vis mon père assis près de moi. Des larmes couloient de ses yeux : je me relevai presque consolé : mon père me plaignoit !.... Je pris sa main ; il me l'abandonna, et sans me regarder, et bien bas, comme s'il eût

craint de s'entendre : — « Mon fils, « me dit-il, je ne puis consentir, en- « core moins contribuer, au mariage « que vous désirez ; partez pour Pa- « ris, arrangez votre bonheur comme « vous l'entendrez ; envoyez-moi les « papiers où mon nom sera nécessaire ; « je les signerai sans les lire » ; et il trembla en ajoutant : « La femme que « vous m'amenerez sera ma fille. — Je me précipitai à ses pieds. « Lais- « sez-moi à ma douleur, lui dis-je, « ou consentez sans réserve. Peut- « être qu'Athénaïs accepteroit au- « jourd'hui la condition que vous im- « posez ; mais le temps viendra où elle « la trouvera offensante, et me repro- « chera sa foiblesse. Mon père, je vous « en conjure ; prenez pitié de mon « avenir. » — Il essaya doucement

de m'éloigner ; je l'entourai de mes bras.
— « Mon père, voulez-vous que « j'aille à l'autel sans être béni par « vous ? que mes enfants l'apprennent « un jour ? et autoriserez-vous d'avance « leur manque d'attachement, de res- « pect pour moi ? — Ah ! Eugène, re- « prit-il tristement, ne seroit-il pas « juste que vos enfants vous punissent « des chagrins que vous me causez ? « — Oui, s'ils ignorent que, ne pou- « vant vivre sans Athénaïs, j'aimois « mieux mourir que de vous déplaire ; « s'ils ne voient que votre fils aban- « donné par vous dans l'action la plus « solennelle de sa vie ; mon père, vos « vertus mêmes me condamneroient. » « — Eugène, me dit-il, et il se pencha vers moi, comme pour adoucir ses reproches, « croyez-vous remplir tous vos

« devoirs, en forçant ma volonté? » — « Loin de la forcer je m'y soumets ; « défendez-moi d'être heureux, je souf- « frirai et me résignerai. » — « Ingrat! « s'écria-t-il, pensez-vous donc que « j'aie oublié qu'on peut s'éteindre et « mourir de douleur?.... Chaque jour « je vous examine avec inquiétude. « Mon fils! vous êtes pâle de la maladie « de votre mère..... Tout à l'heure « encore, pendant votre sommeil, je « regardois votre jeune tête inclinée, « souffrante, et me disois : faudra-t-il « revoir une seconde fois la fin lente « du malheur? » — « Si j'avois su que de « si cruelles pensées vous déchirassent, « n'en doutez pas, mon père, je me se- « rois contraint et vous aurois dissimulé « mes peines. » — Hé bien! me de- manda-t-il avec l'accablement d'un

homme qui renonce à lui-même, « Eugène, que faut-il que je fasse? » — « Venez avec moi, voyez, connois« sez Athénaïs; ensuite, quelle que soit « votre volonté, je m'y soumettrai. » Il céda à ma prière; le jour d'après nous partîmes pour Paris. A la dernière poste j'ordonnai d'aller à l'hôtel d'Estouteville : il étoit loin de le prévoir; mais je connoissois trop la violence qu'il se faisoit pour retarder cette visite promise et nécessaire.

Il s'aperçut de mon dessein lorsque nous étions près d'arriver. Mon fils! s'écria-t-il, sans pouvoir prononcer une seconde parole : la voiture entroit dans la cour; nous montâmes chez madame de Rieux. — « Je ne vous « amène pas encore un père, lui dis« je, mais un ami. » — Ne s'attendant

point à mon retour, encore moins à voir mon père, un tremblement universel la saisit.—Touché de son trouble, il s'assit près d'elle; il la regardoit avec intérêt, et ne pouvoit lui parler. — Je sentois vivement ce qu'il en coûtoit à sa volonté, et ce moment me prouvoit plus son affection que les soins donnés à ma vie entière. Avec quelle tendresse, quelle reconnoissance je le remerciois ! Je pris sa main, celle d'Athénaïs, et les joignis dans les miennes ; il tressaillit, elle remercia le ciel. — « Athénaïs, je ne vous de« mande qu'une seule promesse de « bonheur ; jurons ensemble de ren« dre mon père heureux. » Ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle fondit en larmes, serra la main de mon père, et me répondit : « S'il y con-

« sent, je m'y engage de toute mon « ame. » — Il se leva, et après un effort qui sembloit briser son cœur et qui déchiroit le mien : « Eugène, mon « fils, me dit-il avec un profond sou- « pir, la tendresse des pères est plus « sûre que celle des enfants. » Il prit Athénaïs dans ses bras, ferma les yeux; il trembloit, frémissoit, mais prononça: « Ma fille, oublions le passé. » — Je tombai à ses pieds; Athénaïs s'appuyoit contre son cœur; il rouvrit les yeux, me regarda, la nomma une seconde fois *ma fille*, et lui dit à son tour: « Athénaïs, promettez-moi de « le rendre heureux. »

CHAPITRE XIV.

Le lendemain nous allâmes chez madame d'Estouteville; elle nous reçut avec un embarras mêlé de crainte. Une fois décidé à oublier le passé, j'étois bien sûr que mon père ne manqueroit à rien de ce qu'il lui devoit; il lui demanda de me regarder comme un fils. — « Ah! répondit-elle, si j'ai « causé des peines, au moins ce fut « sans le prévoir. Heureux celui qui « voudroit recommencer sa vie sans « y rien changer! » — Il s'empressa de l'interrompre. — « Ne pensons qu'à « l'avenir, madame: votre lettre à mon

« fils m'a fait aussi réfléchir sur ma con-
« duite, et je n'aurois pas la même
« non plus si je recommençois à vivre.
« Mais je crois que nous devons tous
« dire :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

CHAPITRE XV.

Depuis long-temps madame d'Estouteville avoit commencé les démarches nécessaires pour casser le mariage de madame de Rieux. J'en attendois l'effet avec impatience, mais sans inquiétude.

Athénaïs et moi nous semblions avoir changé de famille : attentive, caressante, prévenant tous les désirs de mon père, elle lui faisoit connoître des sentiments doux et tendres dont le charme l'étonnoit. Peut-être même l'aimoit-il avec un peu de foiblesse, et notre amour rajeunissoit son cœur.

Pendant qu'Athénaïs s'occupoit de mon père, je restois près de madame d'Estouteville : jamais légère, rarement sérieuse, son esprit m'amusoit en m'éclairant.

Un jour que je me promenois avec elle dans le parc, nous entrâmes dans une de ces grandes allées droites, et à perte de vue. Nous aperçûmes mon père avec Athénaïs ; ils venoient à nous. — « Eugène, me dit madame « d'Estouteville, si pendant que ces « deux personnes sont encore loin, « nous nous amusions à en médire un « peu....; qu'en pensez-vous ? J'ai bien « envie de faire un beau retour sur « les imprudences d'Athénaïs. » — « Oh ! m'écriai-je, parlons plutôt des « nôtres. » — « *Des nôtres* reprit-elle « d'un air surpris...., à la bonne heure :

« vous avez raison ; votre père vaut
« mieux que nous : en consentant à
« nous réunir tous, il a changé en
« bonheur nos imprudences. Il reste
« donc trois personnes que j'aime as-
« sez, mais que je ne considère guère....
« D'abord, si monsieur Eugène avoit
« bien voulu accorder à son père le
« droit d'éloigner le moment de sa
« confiance ; si du moins il s'étoit dit,
« qu'un cœur blessé, qu'un caractère
« un peu trop susceptible conseillent
« mal, monsieur Eugène auroit res-
« pecté les préventions de son père,
« et seroit venu moins souvent chez
« madame d'Estouteville. » —

« D'abord, répliquai-je, si madame
« la maréchale ne m'avoit pas attiré
« par sa bonté, par son air d'intérêt,
« de bienveillance..... » — « Je vous

« entends, me dit-elle, cet air doux, « bienveillant, que, sans le respect, vous « appelleriez la coquetterie de la vieil« lesse! » — « Coquetterie ou bonté, « madame la maréchale s'étoit si bien « emparée de mon cœur, que je me « regardois comme son fils, même avant « d'aimer sa fille. —

Athénaïs et mon père approchoient; nous continuâmes tous notre promenade. Combien nous jouissions d'être ensemble. Je donnois le bras à madame d'Estouteville. Athénaïs étoit près de moi; elle s'appuyoit sur mon père. Recueillis dans notre bonheur, disant quelques mots à de longs intervalles, nous éprouvions ce calme de l'ame qui ne laisse qu'une seule impression; nous étions comme séparés du reste de la vie: le passé, l'avenir, l'instant qui

devoit suivre, tout étoit loin. Je dis à Athénaïs :

Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : Rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

Elle me regarda, et je lui demandai si elle ne croyoit pas cette pensée de La Bruyère plus vraie qu'une autre que je ne voulois pas répéter. — « Ah ! « me répondit-elle, d'un air timide et « tendre, il fait si beau aujourd'hui ! « ne parlons pas des jours d'orages. »

A l'instant où nos parents apprirent qu'Athénaïs étoit libre, ils fixèrent le jour de notre union.

C'est à la campagne, c'est loin du monde que je reçus la main d'Athé-

naïs. — « Je suis superstitieuse, nous
« disoit madame d'Estouteville, les
« feux de joie m'effraient; le malheur
« n'auroit qu'à passer, et les voir! c'est
« un maître qu'il ne faut pas ten-
« ter. »

Après la cérémonie, j'aperçus dans l'église la bonne Agathe, son mari, sa mère et ses deux petits enfants. Ils avoient tous de gros bouquets pour fêter mon bonheur; on voyoit sur leur visage qu'ils venoient de le demander au ciel. Je regardois Agathe, l'exemple du village, la joie de son époux, l'honneur de sa mère:... je pensai à mes premières années; je regardai aussi mon père, et je saluai cette heureuse famille avec satisfaction.

De retour au château, lorsque nous nous trouvâmes seuls, je pressai mon

père dans mes bras; je ne pouvois assez lui dire combien la vie s'offroit à moi brillante d'amour, de vertus, et de bonheur.

Athénaïs remercioit tout bas madame d'Estouteville ; et cette excellente mère embrassoit sa petite-fille, comme si c'étoit uniquement pour lui faire plaisir qu'Athénaïs paroissoit heureuse. J'étois ravi, enchanté! madame d'Estouteville rioit à mes transports. — « Eugène, me dit-elle, « comme votre amie je dois vous en « prévenir, le mariage est grave; pour « l'ordinaire il ne trouve l'amour bon « qu'à rendre l'amitié meilleure. » — « Ah! maman! s'écria Athénaïs toute « fâchée, pouvez-vous parler ainsi de « l'amour? » — « Mon enfant, reprit « la maréchale, c'est qu'il a un peu perdu

« dans mon esprit; mais, malgré mon « irrévérence, si jamais vous croyez « avoir à vous en plaindre, ne le dites « qu'à moi. »

FIN.

